LA CLEF DE LA MÉDECINE OU LE CHARLATAN DÉVOILÉ.

Par Jean-Pierre SOUILHAC, Médecin - Chirurgien de l'université de Montpellier.

Adjuva me, Deus, in diebus juventutis meæ. DAVID.

A AURILLAC,

Chez VIALLANES, père et fils, Imprimeurs-Libraires, L'an V.e


WELLCOME
HISTORICAL

PRÉLIMINAIRES.

L'AMOUR de l'humanité, l'entousiasme de la médecine ont donné lieu à ce faible essai : je le dédie principalement à mes concitoyens dont je suis encore plus l'ami que du reste des hommes, quand je les considère comme malheureux. Puissai-je leur offrir l'agréable et l'utile, et avoir auprès d'eux un accueil favorable ! Ils ne trouveront pas en moi l'élégance, les graces du style, les agrémens du bel esprit ; la plume d'un médecin n'est pas brillante : elle n'a que la vérité pour apanage.

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. »

Je ne médis, ni ne flatte : c'est un vil ministere. Amant de la vérité, j'arrache le bandeau qui la cache ; ennemi du charlatanisme, je le dévoile : c'est

lui qui, par ses manœuvres homicides, a fait de la médecine une science meurtriere : je combats les erreurs et les préjugés (1), vrais fléaux des sciences ; les détruire, comme dit M. *Fourcroy*, est une des plus utiles fonctions d'un médecin.

Ayant appris l'art de guérir dans l'université la plus célèbre du monde (*Montpellier*) ; l'ayant exercé en qualité de médecin de l'armée dans les ambulances de *Darnious* et de *Figuères* en Espagne, et dans les hôpitaux de Perpignan, de Carcassonne et de Castelnaudary en France ; nommé enfin médecin de l'hôpital civil de cette ville (S. Ceré), et honoré de la confiance de ses habitans, j'ai été à portée de faire quelques observations : je les expose.

---

(1) Il prégiudizio é una sentenza portata avanti di esaminare. DUMARSAIS.

Si je n'avais à parler qu'à des savans, j'eusse écrit en langue latine qui est leur langue; mais voulant être compris de mes concitoyens de toute classe et de tout sexe, de la ville et de la campagne, je dois me servir d'un idiôme qu'ils entendent tous. Je n'envisage d'autre prix de mon travail que leur estime; n'ayant fait encore que quelques pas dans la carrière d'une science bien difficile, je n'ai pas droit à leurs éloges. Ce n'est point dans la lice, disait *Plutarque*, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

O mon livre ! tu as rompu tes liens, tu as voulu voir le jour; c'est *incroyable*. n'espère point d'échapper aux traits de la satyre : *habent sua fata libelli*. Bien de gens te censureront : quelques-uns peut-être trouveront du plaisir dans ta lecture ; c'est pour ceux-là que je t'ai fait. *Quot homines, tot sententiæ, suus cuique mos.* TERENCE.

Si tu es capable d'entraîner leurs suffrages ; si tu fais naître au milieu d'eux quelque moyen de plus de bonheur, je serai satisfait. Mais, quel que soit ton sort, il est jetté : sache le supporter.

. . . *Nescit vox missa reverti.* HORACE.

LA CLEF DE LA MÉDECINE, OU LE CHARLATAN DÉVOILÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine et des progrés de la Médecine.

LE premier qui fut malade, desira sa guérison : il chercha des remèdes à ses maux : il fut le premier médecin. Telle est l'origine de l'art de guérir, don précieux du ciel. Une nuit profonde enveloppa long-temps son berceau ; elle

fut dissipée par des hommes d'un rare génie, qui en firent une science. Elle était encore naissante, et marchait lentement vers sa perfection : mais *Hyppocrate* parut, et la Grèce vit éclore les plus beaux jours de la médecine.

Cet art, appelé par les anciens, art divin, est sans doute le plus beau, le plus noble et le plus bienfaisant des arts, puisqu'il tend à soulager l'humanité souffrante, et à produire de actes de générosité. (1). Quel est celui qui, secourant son semblable, n'éprouve point ce sentiment délicieux du cœur, qui l'élève jusqu'à la perfection de son art ? Il demande tant de lumières, que la vie d'un homme n'est pas suffisante pour le posséder; *Hyppocrate* disoit à *Démocrite* : « Je suis » vieux, et je ne possède point la mé» decine». Aussi ai-je bien garde, lecteur,

---

(1) J'ai été appellé pour donner mes soins à des gens qui ont voulu m'assassiner ; j'ai volé à leur secours : voilà ma vengeance.

de m'attribuer toutes les connaissances et la supériorité du génie qu'il exige ; ce serait une présomption peu pardonnable : la vanité n'a point gâté mon ame , et mes faibles talens me condamnent à la modestie.

Du temps d'*Aristote*, on connaissait deux ordres de médecins, ceux qui donnaient des conseils, et ceux qui opéraient. Du temps d'*Hérophille*, on distingua la médecine, la pharmacie et la chirurgie. Je crois qu'on ferait aujourd'hui d'inutiles efforts pour les réunir; elles seront toujours distinguées. Le médecin ordonne, l'apothicaire prépare et le chirurgien opère.

La médecine est une science certaine. Elle n'a rien de conjectural. Elle n'est ni trompeuse ni mystérieuse. Elle exclut les sistèmes, enfans du délire, qui ne brillent que d'un faux éclat ; elle bannit les hypothèses, qui n'ont que l'incertitude pour base, n'étant que le produit d'une imagination ardente et souvent bisarre, qui s'élance au-delà

de ce qui existe, et nous égare. *Non fingendum aut excogitandum, sed inveniendum quod natura faciat aut ferat.* BACON. Bornée à la connaissance de la nature, fondée sur l'expérience, elle ne s'apprend qu'au lit des malades : les hôpitaux en sont l'école : c'est-là que le grand livre de la nature est ouvert : c'est-là que le véritable observateur la contemple aux prises avec le mal. Telle est la médecine d'*Hyppocrate*, celle qui est utile aux hommes, qui a pour objet leur guérison, et dont *Boerrhaave* nous recommande si fort l'étude. Ce n'est qu'en pratiquant au flambeau de l'observation, qu'on peut acquérir cette expérience qui en est le fondement, et ce n'est qu'en liant la théorie à la pratique, que l'on peut bien observer. « La théorie seule, dit *Grimaud*, ne peut, sans la pratique, » faire un excellent médecin ; mais encore donnera-t-elle des connaissances bien plus importantes que la pratique seule. Le grand théoricien peut

» sans doute être un praticien malheu-
» reux, parce qu'il est possible qu'il
» manque de l'expérience nécessaire
» pour distinguer les faits médicinaux :
» mais le praticien qui ne s'appuie pas
» des secours de la théorie, marchera
» toujours à l'aventure ; il ne saura
» apprécier ni ses malheurs ni ses suc-
» cès ».

L'illustre *Boerrhaave* pensa de même.

CHAPITRE II.

De l'utilité des sciences physiques en médecine.

L'ART de guérir embrasse toutes les sciences. Toutes lui sont utiles. Le médecin doit les connaître toutes, ou au moins en avoir une teinture. La physique, (1) la chymie (2) et la bota-

(1) *Hyppocrate* était le plus grand physicien de son siècle.

(2) La chymie décompose les corps ; sans elle nous n'en connaîtrions pas les principes.

nique (1) sont ses trois sœurs ; ne les séparons pas.

Il comprend l'anatomie, la physiologie, la pathologie, l'hygiene, la thérapeutique, la séméiologie, l'œtiologie, la nosologie, et la matière médicale. L'anatomie donne la connaissance du corps humain, la physiolosie donne celle de l'homme sain, et la pathologie celle de l'homme malade ; l'hygiène tend à conserver la santé, et la thérapeutique à guérir les maladies ; la séméiologie (2) traite de leurs signes, l'œtiologie de leurs causes, la nosologie enfin est l'art de les classer.

La matière médicale est formée des trois règnes de la nature. L'homme, les

---

(1) Les plantes sont en médecine, ou alimens ou médicamens ou poisons. Celui qui ne les connaît point ne jugera jamais de leurs vertus.

(2) On divise la séméiologie, en séméiologie physiologique, en ce qu'elle donne les signes de la santé ; et en séméiologie pathologique, en ce qu'elle donne ceux de la maladie.

animaux, les oiseaux, les amphibies, les poissons, les insectes, les plantes, les pierres, les minéraux, sont des sources d'où nous tirons nos remèdes. Il faut connaître toutes ces parties de l'art de guérir, pour mériter le titre de médecin, ou ami des hommes. *Nullus medicus esse potest*, disait *Lamure*, *qui partium medicinæ ministrarum omnium notitiam, quantumlicet, non habuerit.*

La chirurgie et la pharmacie sont également deux branches de la médecine. Ce sont deux belles sciences, et ceux qui les cultivent avec zèle et avec probité, sont des hommes bien respectables. Quel honneur pour un médecin, s'il possède la chirurgie assez pour opérer lui-même, en cas de besoin, à l'exemple d'un bon général qui devient soldat dans l'occasion.

La géométrie n'est guère de son ressort, cependant elle peut servir à donner de la justesse à l'esprit; *Hyppocrate* la recommanda à son fils.

CHAPITRE III.

De la science de l'homme.

La vie n'est qu'un voyage. Par une loi de la nature, la vieillesse cède la place au jeune âge, et les êtres se régénérent les uns par les autres. L'homme, dès sa formation, n'est qu'une mucosité, qui va se solidifiant peu-à-peu. Ses solides et ses fluides ne différent que par leur degré de consistance : ils ont les mêmes principes : leurs vices sont presque les mêmes : ils sont également susceptibles d'altération. *Homo incipit mucus et desinit in mucum.*

« Les pierres croissent : les végétaux » croissent et vivent : les animaux crois- » sent, vivent et sentent. *Linné* ». Là où la vitalité finit, commence la sensation qui finit où l'entendement commence. Le monde microscopique nous

offre une classe d'êtres vitaux (1) qui lient le végétal à l'animal, sans être ni l'un ni l'autre. *Spallanzani.* Il existe un singe qui semble être un degré pour monter à l'homme, et auquel il ne manque, dit *Buffon*, que l'intelligence pour être classé avec lui. Telle est l'échelle de la nature. Ses soins sont invariables; ses richesses sont immenses; sa conduite est admirable, elle ne va que par nuances. *Natura non facit saltus.*

Mais l'étude la plus propre à l'homme, est l'homme même. Il est dans le tableau de la nature la figure principale. Il est composé de deux substances, dont l'une est materielle et l'autre spirituelle. Son organisation est sublime. Sa vie est un ensemble de lois merveilleuses qui chantent la gloire de leur auteur, et ne sauroient être purement mécaniques. Distingué des animaux par sa qualité de bipéde, il est débout, il dirige ses regards vers le ciel. Il porte l'en-

(1) Les zoophites.

preinte de la divinité. Mais hélas! il éprouve ici-bas des modifications de tout ce qui l'entoure. Il est le jouet de l'affliction jusqu'à ce qu'il arrive à la derniere nuance de sa vie. *Mors omnium dolorum et solutio est et finis. Senecq.* il est malade à tout âge, il perit à tout âge ; il vit, tant que l'ame est unie au corps ; il meurt quand elle s'en sépare.

» La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
» On a beau la prier :
» La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
» Et nous laisse crier.

MALHERBE.

Il est un sens intérieur dans l'animal et dans l'homme, et l'homme a l'ame de plus. Ce sens détermine tous les mouvemens dans l'animal, et l'ame lui commande dans l'homme. La bête n'a point d'ame, mais en revanche elle a le sentiment plus parfait que lui ; elle sent mieux ce qui lui nuit ou lui convient, parce qu'elle n'abuse jamais de

son instinct, au lieu que l'homme abuse de sa raison. La bête a resté près de la nature, l'homme s'en est éloigné et s'est rendu méconnaissable.

Le commun des hommes accuse les médecins de matérialisme, et le commun des hommes a tort, parce qu'il juge sans connaissance de cause. Le matérialisme est une absurdité, et les médecins sont trop savans pour être matérialistes. L'homme ne connut d'abord que ce qu'il vit, ce qu'il toucha ; mais la philosophie ayant fait des progrès, l'on parvint à concevoir l'idée d'une ame. *Ciceron* ne voit rien dans l'ame, qui puisse venir de la terre, de l'eau, de l'air ou du feu ; quant à moi, je suis très-persuadé que l'ame est immatérielle, et ce qui est immatériel ne peut mourir. Mais je m'arrête là. Le médecin ne doit point entrer dans la méthaphysique. L'histoire de l'homme sain, et l'histoire de l'homme malade doivent fixer toute son attention.

CHAPITRE IV.

De la santé et de la maladie.

La santé et la maladie sont deux états opposés. La première est cette disposition du corps qui le met en état de bien faire toutes ses fonctions : le rapport des solides avec les fluides dans de justes proportions constitue cet état, que *Sauvages* appelle l'état de la vie le plus parfait. Elle est la fille de la tempérance, si recommandée par l'oracle de *Cos*. C'est pour la conserver, que *Celse* conseille d'être tantôt à la ville, tantôt à la campagne, de se reposer souvent, de faire plus souvent de l'exercice, d'aller à la chasse, de voyager sur mer, et de fuir les excès de tout genre.

. . . O santé desirable,
Aux richesses des grands mille fois préférable ;
Trop heureux le mortel qui goûte tes douceurs !

Il est six choses qu'on appelle non-naturelles, assez mal baptisées véritablement, qui fournissent tous les préceptes de l'hygiene. Ces choses sont : l'air, les alimens, l'exercice et le repos, le sommeil et la veille, les excrétions et les sécrétions, et les passions de l'ame. L'on sait que leur bon usage entretient la santé, et que leur abus la fait perdre. Je ne donnerai ici qu'un avis relatif à l'air tiré de l'école de Salerne :

« D'un air pur et serein connaissez l'avantage,
» Il y faut, s'il se peut, choisir votre séjour :
» D'un égoût, d'un marais craignez le voisinage ;
» Logez loin des vapeurs qui régnent à l'entour».

Ici finit l'histoire de l'homme sain. Quand les fonctions de son corps sont lésées, il passe dans un état, qui, pour me servir de l'heureuse expression de *Sauvages*, tient le milieu entre la santé et la mort. Tel est l'état de maladie.

CHAPITRE V.

Vérités physiologiques essentielles à la médecine.

Puisque j'ai dit que notre science consiste à suivre la nature, je dois expliquer ce que j'entends par *nature*. C'est une troisième partie de la nature de l'homme, qui paraît distincte de l'ame et du corps, et qui a reçu différens noms de la part des médecins et des philosophes. C'est l'*archée* de *Van-Helmont* ; c'est le *principe vital* de *Barthez* ; *nature* est le nom que lui donna le père de la médecine, et que je lui laisse. Cet être est distingué par *S. Paul*, dans une épitre aux Romains, dont M. *Barthez* cite ingénieusement le passage : *video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ.* Quant à son essence, je l'ignore ; elle est trop pour mes forces. Je sais qu'elle

existe et qu'elle est la cause de tous les phénomènes de ma vie. Cela me suffit.

Elle est la fidèle gardienne de notre être; en santé comme en maladie, tous ses mouvemens tendent à notre salut. Les médecins n'ayant pas été d'accord sur ce point, nous avons vu naître deux sectes. Les uns l'ont regardée comme toute-puissante, les autres comme incapable de se suffire et de rien opérer, ce qui a fait donner aux premiers, le nom de médecins spectans, et aux seconds celui de médecins agissans : mais tous sont dans l'erreur.

Il est vrai que la nature est puissante, quoiqu'en dise *Cullen*. *Hyppocrate* nous en avertit, en disant qu'elle guérit les maladies. *Baglivi* pense de meme, lorsqu'il s'explique en ces termes : *quidquid medicus meditetur et faciat, si natura non obtemperat, natura non imperat*. *Piquer* vante également ses forces médicatrices, lorsqu'il dit : « si je » devais les juger, je préférerais les mé» decins spectans, et je regarderais com-

» me pernicieux les agissans ». Les animaux et les sauvages, abandonnés à elle, vivant presque sans médecine, ne sont-ils pas une preuve bien évidente qu'elle n'a pas besoin le plus souvent de nos secours ni de nos remèdes, et qu'elle est d'une fécondité incalculable. C'est encore elle qui guérit nos plaies, qui en opère la réunion, qui en forme la cicatrice.

Il arrive cependant que la nature est quelquefois faible, qu'elle chancelle, et qu'elle est d'autres fois trop active, qu'elle fait des écarts. Elle a besoin tantôt de frein, tantôt d'aiguillon Dans ces cas le bon praticien tient le milieu. Il est tantôt agissant, tantôt spectant, jamais exclusif. Il la modère, si ses mouvemens sont trop actifs ; il l'excite, si elle est trop lente (1).

De ce principe je vois émaner les

---

(1) Elle est lente dans les maladies chroniques; elle est prompte dans les maladies aigues.

forces essentielles à la vie. 1.° Le spasme et l'atonie, qui résident dans le tissu cellulaire, seule force qui soit connue des médecins méthodiques; 2.° la sensibilité qui a son siège dans tous les organes et principalement dans les nerfs, et dont la lésion cause des maladies convulsives; 3°. l'irritabilité propre aux muscles, cette force rendue si fameuse par un grand homme qui ne la connut point, *Haller*, et qui n'est que l'effet de la sensibilité, car la sensibilité n'est pas encore éteinte dans la tète d'une guêpe, lorsque séparée du reste du corps, elle exerce pendant long-temps ses fonctions naturelles, sans s'appercevoir que le corps lui manque; 4.° la force digestive qui change les aliments en chyle, les humeurs en pus, qui préside à la nutrition, qui opère la coction des maladies; 5.° enfin la force du sang, inconnue des mécaniciens, mais si bien démontrée par les expériences de *Rosa*, de *Fontana* et autres, qui prouvent qu'il jouit d'une

vie particulière. Nous devons à *Harvée* la découverte de sa circulation.

Mon sujet m'invite à parler ici, d'une substance sur laquelle *Bordeu* a fait des recherches si intéressantes. Elle est de toutes les parties du corps la plus étendue. (1) Elle est le siége de plusieurs maladies : elle joue le plus grand rôle dans l'économie animale. On l'appelle tissu muqueux ou cellulaire. Ce tissu est composé de lames ou de couches, qui servent de colle à chaque fibre, de gaine à chaque organe, et d'enveloppe à toutes les parties du corps. Il divise le corps en deux parties latérales: c'est une vérité prouvée par l'anatomie et par la ptatique, et bien sentie par Mr. *Broussonet* père, qui distinguoit dans l'homme, l'homme droit et l'homme gauche. C'est pour cette raison qu'il est plus aisé de déplacer une humeur

---

(1) Elle forme la plupart des vaisseaux et des viscères.

du même côté que du côté opposé. J'ai observé moi-même dans les hôpitaux militaires que la saignée que je faisais pratiquer du côté de la douleur, soulageoit plutôt et plus souvent le malade.

Doué de perméabilité et d'un mouvement tonique imperceptible, toutes les portions de ce tissu se correspondent et se communiquent par de petites cellules, même de l'intérieur à l'extérieur. D'après cette communication, nous concevons fort bien de quelle manière se fait la métastase du lait, et le passage subit de la boisson par les urines (1); nous ne sommes pas étonnés que le pus passe d'une partie dans une autre, et qu'un abcès formé se fasse jour à travers les scelles. Elle m'explique le phénomène que j'ai observé sur le cadavre de M. L. . . ;

(1) L'urine ne vient pas toute des reins : une artie y est versée par le tissu cellulaire qui pénètre la vessie.

homme respectable de cette ville, mort d'une-attaque d'épilepsie apoplectique, dont la partie postérieure du tronc fut recouverte d'une échimose générale. J'ai communiqué cette observation à M. *Fouquet*, mon illustre maître, qui a fait de si belles expériences sur cet organe muqueux. Voici un fragment de sa réponse : « On rapporte, dit-il, » ce phénomène à une dissolution du » sang qu'opérent souvent des convul- » sions violentes plus ou moins répé- » tées; et qui va, s'extravasant, dans » le tissu cellulaire. La situation du » cadavre couché sur le dos, depuis » quelques heures seulement, suffit » pour que cette extravasation produise » une échimose générale sur cette par- » tie postérieure du tronc ».

De la connaissance de ce tissu cellulaire, dépend la véritable doctrine des fluxions. J'ai eu occasion à Carcassonne de traiter une maladie de ce genre, et le plus heureux succès couronna mon entreprise. La femme de *Reynard*, mon

perruquier, était travaillée par une douleur de reins, très-violente. Après quelques verres de petit lait et quelques bains tièdes, je fis appliquer des sangsues à l'anus, et je parvins à déplacer l'humeur, au grand soulagement de la malade.

C'est encore à l'organe cellulaire que se rapportent les sympathies qui ont lieu dans l'économie animale, et qui méritent toute notre attention. Celle des organes de la génération avec ceux de la voix s'apperçoit chez les eunuques d'une manière bien évidente; celle des articulations avec le bas-ventre s'annonce dans les affections gouteuses et rhumatismales, où presque toujours les viscères du bas-ventre sont affectées: le lait qui se porte de la matrice aux mamelles, et qui revient des mamelles à la matrice, ne saurait mieux marquer leur correspondance; c'est par cette raison que *Broussonnet* nous avertit d'examiner l'état de l'utérus dans les femmes attaquées

d'hémophtisie, si c'est le temps des régles, et qu'elles ne puissent couler, il est évident que l'humeur s'est portée sur les poumons. Enfin, il existe une sympathie, entre l'estomac et la peau, bien prouvée par le vomissement qu'occasionne le resserrement des pores, et par l'affaiblissement que lui cause le long usage des bains tiédes.

CHAPITRE VI.

De la connaissance des maladies.

La maladie est un effort que fait la nature pour vaincre le mal. Sa cure est fondée sur la connaissance de sa cause ; et celui qui est capable de la connaître, est capable de la guérir.

Pour la bien connaître, suivons-la depuis son début jusqu'à sa fin, considérons toutes ses variations ; distinguons son génie, sa marche, son progrès et sa terminaison. Le praticien doit tout saisir, tout observer. *Nihil*

negligat, nihil contemnat. Il doit classer les maladies comme le botaniste classe les plantes. Il en est qui, étant du même genre, du même nom, sont d'une nature différente ; comme aussi il y en a qui, occupant un lieu différent et présentant une forme différente, sont cependant de même nature : voilà, dit *Grimaud*, ce qui a jetté sur la pratique de l'art une difficulté considérable.

N'entreprenons point de les définir, cela ne se peut. Contentons-nous d'en faire l'histoire, d'en rechercher les causes, d'en rapprocher les symptômes, et de juger sur leur ensemble. C'est-là le fil d'*Ariane*.

A l'exemple de *Selle*, je divise les causes en prochaines et éloignées : ainsi dans la pleurésie, la coenne inflammatoire du sang et l'irritation du poumon sont la cause prochaine ; et le passage subit d'un air chaud à un air froid est la cause éloignée.

J'entends par cause prochaine, ce que le professeur *Dumas* entend par sa cause déterminante, c'est-à-dire ce qui

est absolument nécessaire pour qu'une maladie existe, et qui a besoin d'être entièrement détruit pour qu'elle n'existe plus. Elle se divise en deux, savoir, en *matérielle* et en *formelle* : ne les confondons pas. Par exemple, le coenne inflammatoire est la cause matérielle, et l'irritation du poumon est la cause formelle.

C'est à la cause matérielle que le traitement doit toujours s'appliquer. Ainsi une hémopthisie, une érysipele, ont souvent leurs causes dans l'estomac, et sont guéries par l'émétique. *Ablatâ causâ, tollitur effectus.* (1) Il est cependant des cas où l'on doit oublier la maladie pour ne s'occuper que des accidens. Aussi *Grimaud* nous remarque que l'axiome pratique de négliger les symptômes d'une maladie, n'est vrai que dans celles qui suivent paisiblement leurs cours, et qui ne dévéloppent aucun accident alarmant.

---

(1) Il arrive cependant qu'une maladie bien établie persiste indépendamment de la cause : alors la maladie indique.

Quant aux symptômes, faisons-en une juste évaluation ; il ne suffit pas de s'appuyer sur un seul ; pour établir un bon diagnostie, il faut juger sur le concours. *Non ex uno signo, sed ex concursu omnium.* J'avertis les jeunes médecins qu'il en est de capricieux, d'extravagans, comme ceux des maladies nerveuses, maladies *proteiformes.* Il y en a de trompeurs, et qui pourraient les induire en erreur ; tel est souvent l'état du pouls, lorsque trop de sang engorge les vaisseaux, et empêche l'artère de se développer : la faiblesse que simule alors le pouls ne peut être réelle, attendu qu'on n'a qu'à ouvrir la veine, pour que l'artère se développe à mesure que le sang coule. (1)

(1) Dans une pareille oppression du pouls, il m'est arrivé d'ordonner à une de mes sœurs la saignée, qui était parfaitement indiquée, ses règles ne coulant pas, et une petite hemmoragie du nez avait eu lieu la veille. Le chirurgien trouvant le pouls trop faible refusa de la saigner. J'entre dans la chamble de ma sœur, j'allais la saigner moi-même : alors le chirurgien lui ouvrit la veine ; je lui fis mettre le doigt sur l'artère,

Les maladies varient et se compliquent suivant l'âge, le sexe, la profession, la manière de vivre et le tempéramment du malade. De-là vient que chaque artisan a la sienne propre, et que les femmes, les enfans, les adultes, les vieillards ont les leurs, dont *Lomnius* a fait un tableau si intéressant : de-là vient qu'elles sont plus graves chez l'homme de travail, mal nourri, à cause de la faiblesse de sa constitution; et qu'elles sont plus dangereuses chez les femmes grosses, parce qu'alors la nature, dirigeant ses mouvemens vers la matrice, s'occupe de ce seul objet, et néglige la maladie; de-là vient encore que les maladies inflammatoires sont généralement moins à craindre chez les femmes que chez les hommes, parce qu'elles peuvent se terminer plus aisément par des hémorragies.

---

et il la sentit se développer. Il la saigna encore du pied le lendemain, et sa maladie se termina le plus heureusement.

CHAPITRE VII.

Des tempéramens.

CHACUN a son tempérament désigné par l'humeur qui domine, et distingué par la force de la vie ; il est du plus grand intérêt du médecin de le connaître, mais combien de bizarreries ne lui présente-t-il pas ? Pour parvenir à sa connaissance, considérons quelles sont les forces radicales du sujet, quel est son organe infirme ; quelles sont ses habitudes (car l'habitude est, comme on dit, une seconde nature, et ce qui est par lui-même pernicieux, est rendu par elle bienfaisant.) ; quelles sont les mœurs de son pays, (car il est des nations énervées, tels sont les habitans de Kamtzchatka (1) qui consacrent leur

(1) Presqu'île située à l'extrémité orientale de l'Asie,

vie aux plaisirs de l'amour). Considerons enfin quelle est la forme de son gouvernement, car la liberté donne le courage, et le despotisme le flétrit.

Les saisons, les vents, le climat ont encore une action sur l'espèce humaine, sur les maladies, et par conséquent sur le température. Les différentes saisons affectent différens organes, favorisent différentes maladies, et il en est qui leur sont pernicieuses, telle est l'automne pour les fièvres. C'est ainsi que l'hyver favorise la diathése pituiteuse, le printemps la diathése inflammatoire, l'été la bile, l'automne l'atrabile : lenfance développe la pituite, la jeunesse les maladies sanguines, l'âge mur les maladies bilieuses, et la vieillesee les maladies atrabilaires : nous voyons également que la tête s'affecte dans l'hyver, la poitrine au printemps, et les viscères du bas-ventre dans l'été et l'automne.

L'influence du climat sur les hommes s'apperçoit dans leur taille, leur

couleur, leur tempérament. Il y en a de blancs, de noirs, de rouges, de grands et de petits, comme les *Lappons.* Les habitans des lieux élevés sont plus agiles que ceux des pays plats; les femmes y sont plus jolies; on y trouve plus de vieillards, et la marche des maladies y est plus précipitée. Le froid et le chaud desséchent la peau; le vent du nord la tend; celui du midi la relâche. Aussi M. *Beaumes* recommande à ceux qui ont la poitrine délicate, de ne pas habiter des maisons dont l'aspect est au nord, dont les vents sont si nuisibles au poitrinaires.

Mais l'air agit plus puissamment encore sur l'économie animale. Il se précipite dans nos poumons par son poids et son élasticité; il fait éprouver un mouvement convulsif général à l'enfant qui le respire pour la première fois. Nous sommes toujours dans lui, il est toujours dans nous. S'il est trop froid, il resserre, il arrête la transpiration; s'il est trop chaud, il desseche,

il exalte la bile; s'il est trop humide, il relâche les solides; s'il ne circule pas, il est mal sain. Le voisinage d'un marais, d'un cimétière, les vapeurs du charbon et de la braise sont capables de l'altérer : on le corrige en le renouvellant et en détruisant, s'il est possible, ces causes de corruption; le ventilateur est très-utile, sur-tout dans les vaisseaux, les prisons et les hôpitaux.

L'air de la campagne est préférable à celui des villes. Le meilleur est l'air vital; c'est le plus pur, le plus propre à la respiration; il est nécessaire à la vie.

Il est des maladies qui ne cédent qu'au changement d'air. J'ai vu un de mes collégues, nommé *Dubosc*, médecin de l'armée, qui ne pouvait recouvrer ses forces en Espagne, à la la suite d'une grave maladie; je le fis évacuer sur Perpignan, et il fallut le porter à la litière, tant il était faible, mais arrivé à Perpignan, il eut la

force de traverser la ville avec moi pour se rendre à son appartement, et il fut entièrement rétabli dans peu de jours. Ne conseillons pourtant pas le changement d'air sans circonspection; prenons garde que le malade ne soit point trop épuisé par la maladie ou par la vieillesse.

CHAPITRE VIII.

Du traitement des maladies.

J'AI enseigné au lecteur ma manière de connaître les maladies; je vais lui apprendre ma manière de les traiter, et pour mettre plus de clarté dans ce chapitre, j'en séparerai les divers articles.

Nous comptons autant de maladies que de traitemens; rien n'est plus vrai que cet axiome: *naturam morborum indicant curationes.* Ainsi la méthode fortifiante indique une maladie par fai-

blesse ; la méthode relâchante, une maladie par spasme, et le traitement antiphlogistique annonce une maladie inflammatoire. La médecine qui les guérit est la bonne, comme a dit *Jean-Jacques*. Cependant, de même que sans être médecin l'on peut guérir par hasard (1), de même les maîtres de l'art ne guérissent pas toujours. *Interdùm doctâ plus valet arte malum.* *OVIDE.*

O vous donc qui êtes dignes d'exercer cette science et d'être les bienfaiteurs des humains, il est important que vous cherchiez à gagner leur confiance (2); mais qu'elle ne soit jamais le prix d'une bassesse ! Suivez-moi au lit des malades, c'est aujourd'hui pour y dresser la batterie médicale, pour y faire l'application des vrais principes. Je n'ap-

---

(1) Cela arrive, dit Sidenham, à des femmes ignorantes et téméraires.

(2) Je regarde la probité comme la première qualité d'un médecin, et la plus propre à lui attirer de la confiance.

porte aucun systême ; je ne suis d'aucune secte ; le médecin n'a que la nature à consulter. Toujours plein de respect pour ses actes, il doit la conduire vers ses desseins, mais savoir rectifier ses mouvemens erronés ; elle cherche les bonnes voies, et il est rare qu'elle ne les trouve. Habile à rejetter ce qui peut nuire, elle sait ce qui est utile et nécessaire ; ne le voit-on pas chaque jour dans la pratique ? le malade n'indique-t-il pas souvent le remède et l'aliment qu'il lui faut ? voyez avec quelle ardeur il le desire, avec quel plaisir il le mange et que d'avantages il en retire (1) ! Dans les maladies putrides, il rebute la viande ; il soupire après les acides qui lui conviennent si bien. Un jeune ptisique a

---

(1) Dans toutes les fièvres, dit M. *Buchan*, il faut avoir égard aux desirs du malade. Il serait dangereux et blâmable, dit M. *Clerc*, de le forcer à prendre ce qui lui répugne et de lui refuser ce qu'il demande, sur tout si ce n'est pas contraire à son mal, et fort nuisible par lui-même.

été guéri par l'usage des fraises que les médecins lui accordèrent sur sa demande, après avoir épuisé tous les remèdes (1). Une leucophlegmatie qui avait résisté à tous les secours, a cédé au fruit de la ronce ordinaire, dont le malade eut envie de manger (2). Tels sont les cris de cette sage mère; elle se fait entendre à celui qui l'écoute attentivement et qui l'interroge à propos : mais elle ne veut ni qu'on la détourne, ni qu'on la contrarie. La preuve de cette vérité s'apperçoit dans l'observation suivante que je viens de faire sous les yeux de mes concitoyens sur une dame du plus rare mérite (3). Madame *Syr*.... âgée

---

(1) Ce fait est rapporté par Frédéric *Hoffmann*, et cité par M. *Beaumes*.

(2) C'est une observation de M. *Clerc*.

(3) Je crois que le meilleur moyen de convaincre ceux qui regardent la médecine comme conjecturale, et de leur démontrer la vérité de ses principes, est de les rendre eux mêmes témoins des faits d'où dérivent ces principes.

de quatre-vingt ans, d'un tempérament sensible, d'une constitution robuste, portait à la tête une grosse loupe située sur la protubérance occipitale externe. Cette tumeur étant venue à s'enflammer, causait de vives douleurs et incommodait la malade, tant par son volume que par sa situation; on appela le médecin *Calmette*; ce praticien dont la sagacité est connue et dont l'autorité est respectable, fit ouvrir un cautère au bras, lequel ne tarda pas à donner. Cependant les douleurs étaient aigues, les anxiétés étaient continuelles, le sommeil avait fui; je fus appelé à cette époque. Après un examen sérieux, je crois devoir faire suppurer la tumeur; le succès couronne mon entreprise, et la suppuration n'est pas plutôt établie à la loupe, qu'elle commence d'abord à diminuer, et cesse bientôt au cautère, au grand soulagement de la malade (1).

(1) Cette dame était encore travaillée par une sciatique; ce n'est pas seulement à mes soins qu'elle doit sa guérison complette, mais encore à ceux de mon collègue.

Cette observation prouve évidemment que la nature, incapable de bien remplir deux fonctions en même temps, en abandonne une pour se livrer à la plus favorable.

Du Diagnostic (1).

Arrivé au chevet du malade, occupez-vous à reconnaître la maladie (2); tâtez le pouls (3); palpez les hypocondres (4); examinez la langue, les

---

(1) L'art de connaître par des signes.

(2) Ne prenez point une maladie symptomatique pour une maladie essentielle.

(3) Ne vous fiez pas à lui; il est souvent trompeur.

(4) La palpation des hypocondres nous apprend à bien connaître l'état du tissu cellulaire. Il semble, nous disait *Goguet*, dans ses leçons, plonger la main dans la pâte quand il y a relâchement; ces parties sont dures lorsqu'il y a spasme. Les hypocondres sont les parties latérales de la région épigastrique, qui commence au cartilage xiphoïde et s'étend jusqu'à quelques travers de doigt au-dessus de l'ombilic.

yeux, la respiration et la peau; considérez les crachats, les urines et les selles; visitez le pus des plaies; informez-vous des maladies héréditaires (1); remontez aux antérieures qui sont souvent la cause de la maladie présente; tantôt c'est la suppression d'un écoulement habituel, tantôt c'est la guérison subite d'un vieux ulcère, le dessechement d'un cautère où bien la repercussion de quelque humeur (2). deman-

---

(1) La pulmonie est héréditaire et contagieuse. Un poitrinaire peut communiquer son mal non seulement à sa famille entière, mais encore à ses gardes; à ses domestiques, aux héritiers de son mobilier. Je cite cette maladie pour faire appercevoir à mes concitoyens qu'ils ne se précautionnent pas assez contr'elle; j'en ai vu plusieurs chargés des dépouilles des poitrinaires.

(2) J'ai été appelé à *Laborie*, près *St.-Céré*, pour le fils de la veuve *Cancés*, attaqué d'épilepsie; elle n'était point héréditaire. J'en attribuai la cause à des coups qu'il me dit avoir reçu sur la tête, je le traitais en conséquence et j'avais déjà fait appliquer un vésicatoire à la nuque. Mais voilà qu'il se fait

dez-lui, dit *Hyppocrate*, ce qu'il sent; quelle en est la cause, depuis combien de jours; demandez-lui encore, ajoute *Ramazzini*, quel est son métier (1). Que rien n'échappe à votre inspection; la curiosité, qui ailleurs est un défaut, est là une vertu. Si malgré toutes vos recherches, vous doutez encore de la nature de la maladie, ne la traitez point. » Si vous ne pouvez faire du bien, ne » faites point du mal ». Il en est de si difficiles à connaître, que l'ouverture seule du cadavre peut en découvrir et le siège et la cause; j'en ai rencontré une de cette espèce dans l'hospice de Carcassone. Un Espagnol, se plaignant d'un mal de tête, entre dans une de mes

---

une éruption à la peau, accompagnée d'une grande démangeaison J'interroge de nouveau le malade, et je vois que la véritable cause de l'épilepsie ne pouvait se rapporter qu'à l'humeur de la gale qu'on venait de lui repercuter. Puisse ceci servir de leçon à ceux qui la traitent si lestement.

(1) Il est d'autres questions à faire aux femmes et aux enfans. (Voyez *Tissot*. Avis au Peuple).

salles. Son pouls etait faible, sa figure était pâle, mais son appetit était bon; il me demande à manger. (C'était ma première visite.) J'accorde une créme de ris matin et soir; le lendemain étant assis sur son lit et mangeant sa crême, il meurt. J'ordonne l'ouverture du cadavre; en conséquence, deux élèves en chirurgie le posent brusquement sur une table, et sa tête ayant frappé fortement contr'elle, je vis le pus couler en abondance de ses narines, et je connus la cause du mal.

La maladie étant caractérisée et la cause connue, traitez-là, mais plutôt observez la constitution de l'air. *Huxam* y avait égard, tant pour traiter les maladies, que pour conserver la santé; *Ramazzini* lui attribuait la principale cause des épidémies, et *Hyppocrate* lui accordait une faculté divine. A ses qualités sensibles l'air joint encore des qualités occultes qui produisent des maladies, et la même peut régner plusieurs années malgré le changement de cons-

titution ; de-là vient que les épidémies datent souvent des constitutions précédentes. Voilà, lecteur, ce qu'il ne faut pas ignorer pour parvenir à connaître la maladie régnante, et pour bien traiter les autres qu'elle sait asservir et accommoder à son caractère. C'est ce qui a fait dire à *Stoll* : *certè se ipsum et artem et ægros ludit, qui febrilium morborum curationes aggreditur, non manu identidem quasi ductus, hàc fidâ itineris duce temporis nempè pervestigata conditione.*

Du Pronostic.

Le Pronostic, dit *Leroy*, signifie la connaissance anticipée de ce qui doit arriver dans une maladie ; on le tire de sa durée, de sa cause, de son siège, de sa complication et de ses symptômes (1) ; on ne devine pourtant pas

---

(1) M. *Fouquet* a tiré de grandes prédictions du caractère du pouls.

toujours. Le médecin qui pronostique s'éleve au dessus des hommes ; il serait un dieu, s'il n'était jamais contrarié par l'événement. Ses prédictions sont-elles véritables, on vante la finesse, le tact, la profondeur de son génie ; sont-elles fausses, le voilà déchu de son crédit. Or, comme il dit plus de mensonges que de vérités, il fera bien de prédire peu. *Galien* dit qu'il vaut mieux se taire que de parler trop témérairement, je suis de son avis ; j'aime qu'on ne prononce qu'avec réserve sur l'avenir, et sur-tout sur la mort qui présente des signes si douteux. Les convulsions peuvent jetter les enfans dans une mort apparente (1) : *Alexander* rapporte qu'un

---

(1) J'ai vu un enfant de Roumagnac, chapelier, avoir, dans des convulsions, tous les signes d'une mort apparente. Les traits de son visage s'étaient décomposés, ses lèvres étaient livides, ses yeux étaient flasques ; je ne sentais pas le mouvement du pouls ni de la respiration, lorsque tout d'un coup il se relève en poussant de grands cris et console sa mère qui déjà pleurait sur la mort de son fils.

homme ayant reçu un coup à la poitrine, en eut tous les signes et fut guéri par un bain d'eau chaude; une personne asphixiée offre les mêmes signes sans être mort. L'oiseau privé d'air semble avoir péri dans la machine pneumatique, et bientôt il ressuscite. Le mouton que que *Rosa* fit saigner jusqu'à la dernière goute, ne paraissait plus exister, mais *Rosa* ayant introduit dans ses veines le sang d'un veau, vit le veau mourir et le mouton renaître de la vie du veau. » *La vena aperta*, dit l'auteur Italien, *non dava piu stilla, gli occhi eran chiusi, la boca aperta, &. intruso il sangue di una pingue vitella, in uno minuto il moutona apri gli occhi, in due fu ravivato* ». Ces exemples sont des preuves que tout ce qui paraît sans vie n'est pas mort, car la mort est irrévocable. Le docteur *Goguet*, mon ami, pour ajouter à ces preuves, a fait une ingénieuse comparaison du végétal avec l'animal (1).

---

(1) *Goguet* était un médecin d'une érudition peu commune; il était encore jeune, disputa la chaire

le sarment, dit-il, que l'on conserve long-temps sec, le froment, les pattes ou racines de plusieurs fleurs ne donnent aucun signe de vie et cependant elle est renfermée dans leur sein.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des signes de mort bien certains; la distorsion des lèvres, du nez, des yeux qui se rencontre avec la surdité, la cécité, et la résolution des forces, est mortelle (1). Le froid des extrémités, la lividité des doigts et des ongles, joints à l'abbattement de tous les membres, annoncent une mort prochaine (2); les joues abbattues, les yeux enfoncés, les narines pointues, les oreilles froides et

---

de professeur à Montpellier en 1790. Il est mort à la défense de la patrie; il avait le grade de général.

(1) » Jam labascentibus viribus, si quidem æger non videt et non audit, vel à labro, occulo, nare distorquetur, lethale ». (Hyp.)

(2) » Si ad gravitatem corporis lividi accedant digiti et ungues, mors est in propinquo». *Hyp. coaca*,

dressées, la peau tendue, la sueur froide, sont les principaux signes de mort. C'est ce que nous appellons la *face Hyppocratique*; *occuli cavi*, *acutæ nares*, *collapsa tempore*, *aures frigidæ et contractæ*, *cutis arida*, *color pallidus et niger*. (*HYPPOCRATE*).

Le malade présente jusqu'à la mort l'état de spasme ou d'atonie ; c'est de ces deux états, considérés à cette époque, que M. *Barthez* a fait l'image la plus belle et la plus frappante : » dans le premier, dit-il, les traits du visage prennent une forme hideuse; les lèvres se renversent, les yeux se fixent, tout le corps frémit et l'ame achéve de rompre sa chaîne. Dans le second, les sens de la vue et de l'ouïe s'émoussent et périssent peu-à-peu; les mouvemens du cœur, de la respiration et de la voix se repètent de plus en plus rarement, avant que de finir tout-à-fait ; l'homme sent que son corps l'abandonne, et il succombe à une défaillance générale».

Revenons à notre sujet, et à la con-

duite que nous devons tenir. Quelquefois le malade ne sent pas son mal, quelquefois il paraît sentir celui qu'il n'a pas : sa maladie est très-grave, et il dit qu'il se porte bien, mais celui qui le croirait commettrait une grande faute, et prouverait son inexpérience ; *quæ cum pravis signis mitescunt, et quæ cum bonis non remittunt, sunt molesta. Hyppoc. coaca.* Il est donc très-essentiel de connaître le pronostic des maladies. S'il se présente des symptômes alarmans qui fassent craindre pour la vie du malade, le médecin doit l'avertir, sans le décourager. C'est le temps alors de faire entrer le prêtre et le notaire; l'aspect de ces deux hommes est bien terrible, mais le malade espère toujours, et le médecin n'est pas assez barbare pour ne point nourrir son espérance. La religion est d'ailleurs si consolante (1)!

---

(1) La mort, pour une ame chrétienne perd bien de son amertume. (Voyez les lettres du comte de *Valmont*).

Des Indications.

La connaissance des indications est, sans contredit, ce qu'il y a de plus nécessaire pour se bien conduire dans le traitement; elle est plus utile que celle des remèdes. *Fortunatè medebitur, qui remedii exhibendi sagax captat occasiones, quivè repertæ indicationi potiùsquam specificæ cuidam remediorum virtuti confidit. Stoll.* Elles sont fournies par le fonds de la maladie, car son siège n'indique pas plus que ses symptômes; ce qui a fait dire à *Dumas* de Lyon: *Plegmon sivè sit in crure, sivè sit in pulmone, semper est phlegmon, eademque deposcit médicamina saltem essentialia* (1). Elles sont fondées sur ce principe incontestable : *contraria contrariis curantur*; ainsi la plétore indique la saignée (2), et la présence des sa-

(1) Voyez sa thèse de dispute pour la chaire de professeur, 1790.

(2) Les signes de plétore sont : un tempérament

burres, l'usage des évacuans (1). *Sic*, c'est *Rivière* qui parle, *morbus frigidus indicat esse calefaciendum*, *calidus refrigerandum*, *repletio evacuandum*, *solutio continui conjungendum*. Les anciens observaient si scrupuleusement cette règle des contraires, qu'ils unissaient les tempéramens opposés; ils faisaient épouser à des femmes froides et humides des hommes chauds et secs.

---

sanguin, le pouls fort, une grande chaleur, la respiration précipitée et le visage rouge. Elle résulte de la bonne chère et de la suppression d'une hemorragie habituelle; elle se rencontre chez le sexe à l'époque de la première apparition des menstrues et à celle de leur cessation; elle se trouve dans le premier mois de la grossesse : aussi le vomissement d'une femme enceinte demande le traitement antiphlogistique.

(1) Les saburres sont dans l'estomac ou dans les intestins. Dans le premier cas, on emploie l'émétique et dans le second, les purgatifs. Les signes du premier cas sont les nausées, le vomissement; l'amertume de la bouche, les anxiétés d'estomac. etc.; ceux qui annoncent le second cas, sont : les coliques, les pesanteurs des jambes, le flux de ventre, les douleurs aux articulations, etc. etc.

La même maladie présente souvent plusieurs indications, comme l'hydropisie de *Mouro*, la ptisie ulcéreuse de *Beaumes*, (ce qui arrive également dans les affections compliquées); alors le médecin doit satisfaire à toutes, insistant sur la dominante. Par exemple, dans les affections phlogistique et gastrique compliquées ensemble, il saignera si la première domine, il évacuera si c'est la seconde; mais si le cas est douteux, si l'une ne paraît point dominer sur l'autre, il les attaquera toutes deux, usant de remèdes plus doux.

Ce qui contrarie souvent le praticien, c'est de voir les contr'indications marcher à côté des indications; en effet, les plaisirs de l'amour qui sont utiles aux gens pituiteux, nuisent aux gens secs; les bains tièdes qui sont avantageux aux personnes maigres, sont contraires aux personnes grasses; la saignée qui convient dans les pays froids, ne convient pas dans les pays chauds; *Pringle* a observé qu'elle était

salutaire aux uns et funeste aux autres dans la même maladie.

Des Périodes des Maladies.

Les maladies, surtout les fébriles; parcourant successivement trois périodes, savoir : la crudité, la coction et la crise, présentant dans chacune des phénomènes différens, fournissent des indications différentes (1). La crudité n'indique qu'autant qu'il y a turgescence, (ce qui arrive ici plus souvent qu'à *Cos*); hors ce cas, le médecin doit laisser tout en repos : l'oisiveté, la mère des vices, est ici tantôt un bien, tantôt un mal. Ne suis-je pas d'accord avec ces deux préceptes du père de la médecine que je me plais à marier ensemble? *cocta non cruda medicanda*; *sed si quid movendum incipientibus morbis*

---

(1) Les apostèmes passent également par des états successifs, et la chirurgie les attaque dans chacun de ces états.

move. Par conséquent, dans le premier temps des maladies où le spasme règne, la saignée est indiquée, parce qu'elle agit comme antispasmodique, et facilite l'emploi et l'action des évacuans. L'émétique peut convenir de même, parce qu'à cette époque les humeurs tendent vers les parties supérieures. Ce moyen prévient quelquefois des diarrhées opiniâtres. (Voyez *Sidenham*), il ne saurait d'ailleurs déranger la crise. (Voyez *Prosper Martian*) (1).

La coction est l'ouvrage de la nature; elle ne demande presque aucun remède; elle commande le plus souvent la médecine spectante. Dans cette période *multa scire oportet, pauca agere* : et cette expectation, dit *Lieutaud*, n'est point une inaction oisive, mais une conduite

---

(1) L'auteur de l'ouvrage qui a pour titre : *Maladies épidémiques de Rochefort*, rapporte qu'elles sont accompagnées de diarrhées qu'il est difficile d'arrêter, si on néglige de donner l'émétique au commencement.

éclairée qui tend à attendre que la nature donne le signal d'agir. J'ai vu *Aubert Gaillard*, âgé de 24 ans, d'un tempérament vigoureux, atteint d'une inflammation de poitrine, compliquée de fièvre gastrique bilieuse (1). Il était pressé par la douleur de côté; il suait; il crachait; il avait la diarrhée; fallait-il appliquer un vésicatoire sur le point de côté, comme c'était le projet? non: il eût augmenté la fièvre et l'inflammation. La nature était en travail; pas une évacuation ne nuisait à l'autre (1).

(1) Je ne le voyais point en qualité de médecin, mais en qualité d'ami.

(2) L'on ne peut solliciter une évacuation qu'aux dépens d'une autre; cette vérité est rendue bien sensible par le fait suivant que je viens d'observer. François *Gaillard*, négociant de cette ville, était sujet depuis long-temps aux pollutions nocturnes; il fut atteint de la gale, et le mercure administré sans prudence, causa les plus grands ravages; entr'autres, il survint une salivation très-abondante, et tout le temps qu'elle a duré, le malade a cessé d'éprouver ses pollutions.

Le médecin devait rester spectateur et diriger son attention vers la crise : *optima medicina interdùm est medicinam non facere. Hyppocrate.* Mon conseil fut suivi et la maladie se termina fort heureusement ; la diarrhée, quoique symptomatique, n'était pas un signe défavorable à mes yeux, et mon opinion se trouvait confirmée par celle de *Stoll*, qui dit : *credo apparatum crudum in intestinis stabulantem, vehementiori illo paroxismo, quo pleuritis plerumque orditur, emotum ad alvum fuisse, molimine naturæ per quam salutari.*

Enfin, le spasme cesse, la détente arrive ; voilà la crise : elle mérite la plus sérieuse attention, et le médecin doit être observateur plus que jamais. *Helmont* eut le malheur de la mépriser, mais *Hyppocrate* et *Galien* en firent le plus grand cas ; *Sidenham* suspendait jusqu'à l'usage des lavemens, de peur de la troubler ; *Starck* et *Martian* disent avoir vu naître de son dérangement une infinité de maladies, et comme

eux, je le vois chaque jour avec douleur.

Selon les anciens, il est des jours fixés pour la crise; elle suit une révolution septenaire: ainsi, le 7.e le 14e. jours sont critiques. *Boerraave* croyait à leur certitude; il regardait l'hemmorragie du nez comme salutaire dans les fièvres ardentes, si elle venait dans l'un de ces jours. *Wansvieten* et *Sidenham* eurent la même foi; ce dernier a fait la description d'une épidémie de fièvres qui se terminaient par des crises salutaires vers le 14.e jour. Au reste, les auteurs ne s'accordent guères sur cette doctrine, et elle est désapprouvée par *Celse* et *Asclepiades*. Je ne crois pas, dit *Lieutaud*, que ces jours soient invariables; il est une infinité de circonstances qui peuvent les éloigner ou les rapprocher. Pour moi, je n'y vois pas également très-clair; je respecte les observations faites par les anciens et la liste des jours critiques qu'ils nous ont laissée, mais je pense que la crise peut arri-

ver aussi les autres jours, et je la prends quand elle vient.

Après la crise, le malade est en voie de guérison ou il touche à sa perte, ou bien la maladie subit une métamorphose. Mais si la crise a été bonne, le mal est vaincu, la nature est débarrassée de la matière morbifique et le malade entre en convalescence ; ce temps est donc la terminaison des maladies. Si elle s'opère promptement, ce qui constitue la crise, le médecin sage et éclairé la respecte, reste oisif (1); si au contraire elle s'effectue lentement, ce qui constitue la solution, le médecin n'attend plus, il doit agir et favoriser la tendance de la nature, pourvu qu'elle soit convenable (2). Cette solution des maladies se fait ou par l'expectoration, ou par les sueurs,

---

(1) Quæ judicantur et judicata sunt, neque movere, neque novare aliquid, sive medicamentis, sive aliter irritando, sed sinere *Aphorisme.* 20 *Hyp.*

(2) Quæ ducere opportet, quò natura vergit per loca conferentia, eò ducere. *Aphor;* 21. *Hyppoc.*

ou par des hemorragies, ou par les selles, ou enfin par les urines (1), et indiquent les pectoraux, les sudorifiques, les purgatifs ou les diurétiques (2). Ce n'est qu'après la coction que ces excrétions sont critiques ; si elles arrivent auparavant, elles sont symptomatiques et dangereuses. Ainsi, la sueur, pour être salutaire, doit être dévancée par quelques signes de coction. Elle est utile, si elle soulage ; elle est bonne, si elle est universelle ; elle est mauvaise, si elle est partielle : elle n'annonce rien de bon, si elle est froide : *sudor frigidus in acutâ febre mortalis est ; in mitiore diuturnitatem morbi significat.*

---

(1) Elle se fait encore par des abcès ou des dépôts.

(2) L'art ne peut favoriser l'hemorragie ; elle n'appartient qu'à la nature.

CHAPITRE IX.

Des Remèdes (1).

LES remèdes sont les secours de l'art ; ils doivent être choisis (2) et

(1) Lecteur, me blâmerez-vous parce que les remèdes dévancent ici le régime ? je pense qu'il est indifférent pour le malade lequel des deux je lui prescrive le premier, de l'aliment ou du remède, pourvu que tous deux lui soient servis à propos. Cependant cette conduite fut regardée comme une grève faute par un inspecteur des hôpitaux de l'armée des Pyrénées orientales, envoyé dans un temps où l'on donnait des commissions à des gens incapables de les remplir.

(2) L'on doit préférer ceux dont on a l'expérience et dont on connaît l'efficacité. Le charlatan dédaigne les remèdes communs et trouvés sur notre territoire, pour se servir de ceux qui viennent de l'étranger, et qui n'ont pas plus de valeur. Pour moi, je donne la préférence aux indigenes, à valeur égale ; ce peu d'orgueil national est-il repréhensible ? La chymie, nos sens et l'expérience nous apprennent à les connaître.

sagement administrés (1). Recevant différentes formes (2), agissant les uns sur les autres, se corrigeant et se décomposant mutuellement (3), le méde-

---

(1) L'humanité commande beaucoup de surveillance aux pharmaciens des hôpitaux militaires, lorsque les malades n'entendent pas bien leur langue. J'ai vu périr deux Espagnols pour avoir avalé, chaque soir, l'onguent citrin, qui leur était prescrit pour se frictionner ; ne serait-il pas nécessaire d'adjoindre un interprête au médecin qui visite les prisonniers de guerre ; ils sont sacrés, parce qu'ils sont hommes, et qu'ils sont malheureux.

(2) La forme la plus agréable au malade doit être préférée.

(3) J. P. *Certain*, négociant de cette ville, atteint de fièvres quartes, m'ayant demandé mon conseil, je prescrivis la formule suivante, que vante M. *Desbois de Rochefort*, et qui m'a toujours réussi dans les hôpitaux de Perpignan, sans causer la moindre envie de vomir :

Quinquina, une once.
Tartre stibié, seize grains.
Sel d'Absynthe, un gros.
Sirop d'Absynthe, s. q. pour des bols.

L'officier de santé qui vit mon ordonnance dit que je m'étais trompé, et qu'on ne pouvait donner l'émétique à une aussi forte dose ; cet officier de santé ne savait pas que l'alkali fixe décompose l'émétique en partie.

cin doit avoir assez de connaissances chimiques pour ne pas se tromper dans ses prescriptions et pour les combiner avec avantage.

On les divise en internes (1) et en externes (2). Les premiers, dont je m'occupe ici, produisent leur effet sur l'estomac, et cet effet va se repéter sympatiquement sur tout le corps, principalement sur l'organe affecté; l'idiosyncrasie rend quelquefois leur action bien singulière, et leur usage la diminue insensiblement, effet ordinaire de la coutume (3). De-là vient que l'enfant, habitué à la peur, n'a plus de

(1) Je n'approuve point le procédé du docteur *Fabricius*, qui séringuait les médicamens dans les veines des malades.

(2) Il est souvent pernicieux d'employer les remèdes externes avant le traitement intérieur; on le voit dans les maladies dartreuses.

(3) Il faut excepter quelques cas où l'on voit le contraire, surtout si la première impression du remède a été forte; le seul souvenir suffit quelquefois pour en obtenir l'effet accoutumé. Voyez *Cullen*.

craintes, et que la femme qu'on a, cesse souvent de plaire.

» L'habitude et l'ennui se tiennent par la main ».

Le médecin ne doit jamais perdre de vue cet empire et cette influence de la coutume; c'est elle, sans doute, qui règle le flux menstruel des femmes, qui détermine le retour constant de nos maladies périodiques, et qui, à la même heure, ramène le nourrisson vers le sein de la nourrice. Je connais des dames qui ne vont plus à la selle sans le secours de la seringue, parce qu'elles en ont cantracté l'habitude ; j'ai vu à Toulouse un colporteur aveugle qui, par le tact, distinguait si bien les assignats, qu'il était impossible de le tromper ; serait-il plus étonnant que les jeunes gens de la Capitale ne pussent plus regarder sans lunettes ?

Il faut moins de remèdes pour les enfans que pour les adultes. Les maladies chroniques en demandent plus que les maladies aigues; la dose doit être pro-

portionnée à l'âge, au sexe, au climat et à la constitution. Trop forte, elle est capable d'enfanter une nouvelle maladie; trop foible, elle n'a que peu ou point d'effet, et souvent le mal s'irrite par les obstacles impuissants qu'on lui oppose ; elle doit être forte chez les hydropiques, à cause de la mollesse de leurs fibres. *Monro.* De même, dans une maladie vénérienne invétérée, il faut plus de mercure pour exterminer le virus vénérien. J'observerai ici que la terre foliée de tartre doit se donner à des doses plus considérables qu'on ne le fait dans ce pays, et qu'elle peut se porter graduellement jusqu'à quarante grains par prise. *Remedia justam quantitatem postulant.* RONDELET.

C'est au médecin éclairé à surveiller l'action des remèdes, et à les modifier, selon les circonstances. Il en augmente ou diminue la dose ; il en éloigne ou rapproche les prises ; il les quitte ou les reprend, suivant les indications, toujours attentif, et à ceux qui font du bien, et à ceux qui font du mal, car leur usage est souvent dirigé par l'effet qu'ils ont

déjà produit. *Præ occulis semper habeamus juvantium et lædentium observationem. Baglivi. Ab ipsis instruimur. Stoll* 1).

Je ne bannis aucun remède, mais je n'aime pas à les compliquer ; cette manie nous vient, dit-on, des Arabes. Les plus célèbres auteurs s'élèvent contre elle, et *Lieutaud* dit avoir observé que la multiplicité des remèdes faisait prendre à la maladie un caractère de malignité. Que nos formules soient donc sans luxe ; plus elles seront simples, plus elles seront belles. *Hyppocrate* que je cite si souvent et jamais sans enthousiasme, opéra des prodiges avec peu de médicamens. A son exemple, n'estimons les évacuations que par leur qualité et non par leur quantité (2), et sachons nous abs-

---

(1) L'expérience m'a appris que les stomachiques commencent à faire du mal, quand ils cessent de faire du bien.

(2) Evacuationes quæ ad extremum ducunt, periculosæ. *Hyppocrate.*

tenir des évacuans dans les temps trop chauds, qui affaiblissent eux-mêmes et augmentent la sensibilité (1). A l'exemple de *Baillou*, saignons et purgeons peu les domestiques : les libidineux et les nouveaux mariés méritent les mêmes égards (2); la femme enceinte et la nourrice demendent aussi beaucoup de circonspection : un emménagogue donné à la première peut mettre sa vie en danger et celle du fœtus; il peut supprimer le lait à la seconde.

Si les remèdes doux sont suffisans, ne recourons pas aux extrêmes; que le fer et le feu soient nos derniers moyens; s'il faut être cruels, que ce ne soit que par pitié. Au reste, quelque grave que soit le mal, n'abandonnons jamais le malade; tant qu'il y a de la vie, disait *Baglivi*, il y a des ressources dans

---

(1) Sub caniculâ et antè caniculam purgationes difficiliores. *Hyppocrate*.

(2) Le coït affaiblit réellement les forces.

notre art admirable. La nature triomphe souvent lorsqu'elle paraît vaincue (1). mais il est des maladies incurables qu'on ne peut que pallier, comme les fistules de la poitrine, les ulcères cancéreux, etc. Il en est dont le traitement ne doit point être brusqué, telles sont les maladies de la peau (2) et les fièvres

(1) J'ai été appelé à *Lavalade* près *St.-Céré*, pour le nommé *Fouilla*, atteint d'un *Miserere*, et abandonné comme incurable par les officiers de santé qui le soignaient. L'un d'eux que je rencontre au moment de mon départ, me conseille de ne pas prendre la peine de faire le voyage, et m'assure qu'il est impossible de rappeler le malade à la vie. Je continue ma route; j'arrive : je le trouve effectivement très-malade : rien ne passait par en-bas depuis 14 jours, les matières rendues par le vomissement avaient une odeur fétide. J'ordonne qu'on le porte dans un bain de décoction émolliente, et je prescris un léger purgatif; le ventre ne tarda pas à s'ouvrir dans le bain, et ce fut son premier pas vers la convalescence.

(2) M. *Retz* cite l'observation d'une dame qui, couchant avec son petit chien qui avait la gale, en fut atteinte; il lui survint une inflammation du foie, et la jaunisse couvrit tout son corps.

intermittentes, dont il est dangereux d'arrêter le cours (1). Il en est enfin qui ne demandent aucune cure; de ce nombre sont les ulcères invétérés, les fleurs blanches, les hémorroïdes, les menstrues et autres évacuations rendues habituelles (2). Etablies par la nature à notre avantage, le médecin ne doit jamais les guérir; la guérison serait pire que le mal. L'expérience nous démontre qu'elles sont des préservatifs contre des maladies plus funestes; le libre cours des règles s'oppose à la marche et au développement de la pulmonie; celui des hémorroïdes prévient et guérit les affections de la mélancolie, (*Etmuller*). Il guérit la sciatique (*Co-*

(1) Si l'on en arrête le cours, on occasionne des maladies plus difficiles à guérir que la fièvre. *Grant.*

(2) On sait que les évacuations menstruelles et hémorroïdales peuvent être remplacées par des hémorragies de poumon, d'estomac, de nez, etc. On en a vu se faire au bout du doigt, de la mamelle, etc. Elles doivent être toutes respectées.

tunnius). Il est salutaire dans l'inflammation du cerveau, (*Buchan*). Il est bon aux ptisiques, (*Hyppocrate*). Mais au contraire la cessation de ces écoulemens est toujours pleine de danger, et souvent mortelle. La suppression du flux hémorroïdal jette dans la ptisie, (*M. Dupré de Lille*). Elle fait naître les dartres, (*Selle*). Elle occasionne le crachement de sang, (*Amatus Lusitanus*). Enfin, l'on voit tous les jours, dit *Tissot*, des morts subites ou des maladies cruelles, après avoir arrêté des évacuations qui duraient depuis long-temps. *Rivière* rapporte également avoir guéri une hydropisie produite par la suppression subite des fleurs blanches.

Il me reste, lecteur, à fixer le temps de l'administration des remèdes. On peut les placer à toute heure; mais le matin me paraît le moment le plus favorable, (1) parce que le malade se trouve

---

(1) On donne les opiates le soir.

mieux à cette époque. Quant aux jours de leur emploi, je ne les limite point; j'agis toujours , lorsque l'indication se présente bien. Les plus habiles médecins ont borné la saigée aux premiers jours des maladies aigues, et je suis bien de leur avis; cependant *Hyppocrate* saigna le huitième, et *Beaumes* a saigné le onzième: que l'art de guérir soit dono libre.

En finissant ce chapitre, je dois inviter les praticiens à considérer le Ciel; on a senti son influence sans la comprendre. *Picquer* l'a observé sur les maladies et *Mead* sur les hommes. *Bartholin* a vu un épileptique éprouver son attaque à chaque retour de la pleine lune; *Hoffmann* a vu des gens à qui elle ramenait périodiquement les maux de tête; le professeur *Broussonnet* nous assurait qu'on avait vu les vésicatoires produire de grands effets, étant appliqués dix ou douze heures avant son renouvellement. c'est à nous maintenant à observer.

CHAPITRE X.

Du Régime.

Nous avons à choisir un régime au malade ; c'est le point le plus important de la curation. Si vous le négligez, dit *Sennert*, c'est envain que vous administrerez les meilleurs remèdes ; il guérit sans leur secours, ils ne guérissent jamais sans le sien. Il leur est supérieur dans les maladies de nerfs et dans la ptisie pulmonaire ; les fièvres intermittentes du printemps se guérissent souvent par lui seul. Aussi *Celse* s'écrie : *optimum medicamentum est opportunè cibus datus.* Le médecin doit varier ce régime, et suivre, autant qu'il est possible, les fantaisies du malade qui se lasse des mêmes mets.

» L'ennui nâquit un jour de l'uniformité ».

Il doit être dirigé d'après le tempé-

rament (1), l'âge (2) et la nature de la maladie ; ainsi, les végétaux conviennent au scorbut et le lait à la consomption (3). On doit aussi faire attention à la saison, au climat, à l'habitude et quelquefois à l'appetit du malade ; la nourriture doit être moindre en été et près de l'équateur, et plus grande en hyver et près des pôles. J'ajouterai qu'il faut encore avoir ici égard à la profession, car j'ai fait la remarque moi-même que les soldats ne peuvent rester long-temps à la diète (4) ; enfin, l'on permettra plus d'alimens aux personnes qui mangeaient beaucoup en santé. Le médecin obser-

---

(1) Le tempéramment bilieux exclut les alimens qui échauffent, et le sanguin ceux qui nourrissent trop. &c. &c.

(2) Les adultes supportent mieux la diéte que les enfans, les jeunes gens et les vieillards.

(3) Le lait est l'aliment le plus indigeste. La raison en est, dit *Barthez*, qu'une longue interruption a fait perdre à la nature l'habitude de le digérer.

(4) J'entends parler des combattans, et non de ceux des garnisons.

vera dans tous les cas leur effet, et ne les placera qu'à l'époque du radoucissement des symptômes, ayant soin de laisser finir une digestion avant d'en faire commencer une autre. Ce régime doit être sec et nourrissant pour les rachitiques, rafraichissant pour les femmes en couche, adoucissant dans la diarrhée, et pas échauffant dans la petite vérole, comme le prescrivent ceux qui ne sont point médecins.

Les alimens sont faits pour réparer les pertes du corps, et pour soutenir les forces. Sans eux l'on ne peut vivre; mais ils ne nourrissent qu'autant qu'on les digère. Il faut avoir égard à leur quantité et à leur qualité : la force de l'estomac et la maxime des contraires en sont la règle. ils ne doivent manquer ni par excès, ni par défaut : de même que leur abstinence échauffe, lorsqu'elle est poussée trop loin (1), de même

(1) *Hyppocrate* pensa de même.

leur excès est funeste, en ce que la nature, ayant dirigé ses forces contre la maladie, en manque pour exécuter la digestion.

En général la nourriture d'un malade est composée d'alimens doux et de facile digestion. Elle comprend les viandes blanches, celle des jeunes animaux, la volaille, le gibier, le poisson frais de mer et de rivière, le jardinage, le tout appreté le plus simplement (1) : les crêmes de ris, d'orge, de salep, d'amidon de pomme de terre, cuites à l'eau ou au bouillon, ainsi que les fruits fondants d'été et d'automne, bien mûrs, et pris en petite quantité (2). Elle exclut les viandes noires, la cochonaille, les mets trop épicés, la pa-

---

(1) M. *Lémery* prétend que les végétaux sont plus analogues à la nature et plus convenables au malade. Il est vrai que les substances végétales sont plus faciles à digérer que les substances animales: et les oiseaux le sont plus que les quadrupédes.

(2) L'excès des fruits causerait la diarrhée.

tisserie, le frômage, les crudités, les liqueurs spiritueuses, le caffé (1), et autres boissons échauffantes.

De l'Exercice.

L'exercice entre dans le régime des malades; je ne dois pas le passer sous silence. Il est si essentiel à la santé! il est si utile dans la maladie! il est si nécessaire dans la convalescence! nous avons une infinité d'exemples de ses avantages. C'est pour le fortifier, que Rousseau faisait courir son élève; c'est parce qu'elle s'exerçait à toute sorte de jeux et de combats, que la jeunesse Romaine était si brillante et si vigoureuse; c'est parce qu'ils sont toujours en mouvement que les Sauvages sont

---

(1) Si le malade y est habitué, le médecin le lui permettra à petite dose, ou bien ne l'en déshabituera que peu à peu.

si robustes, et pour la même raison, les hommes sont plus forts que les femmes, et les animaux des bois plus durs que les animaux domestiques. Dans ses évolutions, le militaire puise la force et le courage. Les généraux Romains, pour avoir de bons soldats, les exerçaient sans cesse; ils craignaient l'oisiveté plus que l'ennemi.

L'exercice est le plus grand remède dans la cure des maladies chroniques; il est le principal moyen contre la disposition à la pulmonie; il augmente le mouvement des fluides et la force des solides; il recrée le système nerveux. *Toto systemati nervoso gratam sensationem conciliat.* HOME. *L'Hyppocrate* Anglais ordonnait souvent de s'y livrer pour prévenir une maladie naissante.

Chacun sent l'avantage qu'il y a de le faire à la campagne. *Ciceron* n'était jamais plus content de lui-méme qu'à sa maison de *Tusculum*; *Pline* allait avec plaisir à sa terre de *Laurentin*;

pour moi, je jouis quand je me promène à la campagne.

» Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur »!

On peut faire l'exercice à pied, à cheval, en voiture, sur mer, et si le malade est trop faible, en chaise à porteur; on connaît encore des exercices partiels, comme celui de la voix, celui des bras, &c. &c. Le premier peut fortifier un poumon faible, le second peut dilater une poitrine serrée; mais celui du cheval est au-dessus de tout éloge. Il ranime la châleur naturelle, il fortifie les viscères, il règle la circulation, atténue le sang et détruit les obstructions; l'observation qui suit vient à l'appui de ce que j'avance.

Une jeune Bordelaise avait depuis plus d'un an une fièvre quotidienne, entretenue par des obstructions aux viscères du bas ventre et surtout à la matrice. Son médecin ordinaire l'envoya aux eaux de Miers; c'est là que je la vis. Ne retirant aucun bien de ces eaux [dans les

obstructions confirmées, les liquides n'ont point de passage et les eaux sont sans effet]; elle consulta des gens de l'art. Déjà on lui avait offert un remède pour couper ses accès dans quatre jours, lorsqu'elle me demande mon avis; je lui conseille de quitter les eaux, et sur tout de ne pas accepter le poison fébrifuge qu'il lui tardait de boire, dans l'espoir d'y trouver la fin de sa fièvre, qui, comme dit *Lomnius* était le tyran de ses jours. Les principaux remèdes que je lui prescrivis, furent la terre foliée de tartre, le suc de chicorée sauvage, l'extrait de cigue, et l'exercice du cheval. Voici la lettre que cette intéressante personne m'adressa de Bordeaux :

» Je vous promis à Miers de vous donner » des nouvelles ; je tiens ma promesse. Si » c'est un plaisir pour vous de voir le » miracle que vous avez fait, jouissez- » en, monsieur. Je me porte à présent » aussi bien qu'on le peut ; vous devez » juger de la reconnaissance que je vous

» en ai. Sitôt que j'arrivai à Bordeaux, » je fis voir votre consultation à mon » médecin, qui la trouva, sans doute, » à son gré, puisqu'il me la fit suivre. » Au bout de deux mois, je me suis » trouvée entièrement remise; l'exercice » du cheval, je crois, y a beaucoup » contribué. Je ne pourrais vous expri- » mer la joie et l'étonnement que j'ai » éprouvé, lorsque j'ai vu ma santé » revenir peu à peu; j'avais fait le » sacrifice de ma vie: elle m'était de- » venue si ennuyeuse, que je ne la re- » grettais pas beaucoup. Mais enfin, » vous me l'avez fait aimer; je suis jeune, » je vois avec plaisir que je pourrai, » grâces à vous, passer des momens » agréables. Combien j'apprécie ce que » vous m'avez rendu! soyez sûr que » je ne l'oublierai de ma vie, et que » ma reconnaissance sera éternelle ».

LILI SEGUINEAU,

Revenons à mon sujet; l'exercice doit être modéré, mais suivi d'une légère fatigue. *Avicenne* le borne aux approches de la sueur, et *Galien* à la disparition de ce coloris vermeil qui en est l'effet; il serait dangereux de le porter à l'excès. Celui de la voix pourrait occasionner des hernies, &c. [1]; celui de la course, donner naissance à l'asthme, aux pleurésies, &c. et l'équitation aux ruptures de vaisseaux dans la poitrine. Cette dernière rendait les Scythes impuissans. Que tout soit varié; que tout soit médiocre; il serait également nuisible de rester trop long-temps debout, assis ou couché [2].

Le bain froid et les frictions sont mis

---

[1] *Ramazzini* prétend que le chant échauffe tout le corps.

[2] La situation de rester debout, trop long-temps continuée, produit l'œdème, les varices, &c. Celle d'etre assis cause plus de maux, en comprimant les viscères du bas ventre, et le trop long sejour du lit s'oppose au cours des urines. Voyez *Gaubius*.

au rang des exercices [1]. Le premier est puissant lorsqu'il s'agit de fortifier la constitution ; il est très-efficace dans les maladies de nerfs, dans la consomption, dans le rachitis ; les enfans en retirent un grand profit, mais il doit être dirigé prudemment [2].

Les frictions augmentent les forces et favorisent la transpiration [3]. On les fait avec la main, la flanelle, les linimens, l'huile, &c. &c., ou bien on se sert de la brosse à la mode des Anglais. Le médecin en prescrit la quantité et la qualité, suivant l'effet qu'il en veut obtenir : d'où on les distingue en douces, fortes et médiocres. Il n'est pas, dit M. *Carrère*, de manière

---

[1] Le bain tiède ramollit au contraire. L'on sait que je fis mettre dans le bain la fille de *Lacaze*, de cette ville, dont l'accouchement était extrêmement laborieux, et qu'elle accoucha très-facilement.

[2] Le préjugé bannit ici ce secours ; personne n'ose baigner ses enfans dans l'eau froide.

[3] On bonifie le lait de la femme et celui des animaux en les frictionnant.

particulière de les administrer; il n'est question que d'appuyer plus ou moins, et de les faire durer plus ou moins de temps. *Ex frictionibus, duræ vis est indurandi, mollis verò laxandi. Æginetа.*

Enfin, chaque chose non naturelle fait de même partie du régime et sert de remède ; ainsi, le malade change d'air [1], se précautionne contre ses intempéries, dort plus ou moins de temps [2], bannit, s'il le faut, la plume de son lit et s'abstient ou use des plaisirs de l'amour, selon l'exigeance des cas. *Concubitus rarus corpus excitat, frequens solvit.* HOME. Les bienfaits du sommeil sont de calmer les douleurs, de délasser le corps et de contribuer à la digestion ; la nuit est faite pour en goûter les

---

[1] On peut l'envoyer d'un air humide à un air sec, d'un vallon sur une montagne, *et vice-versâ*, selon que le cas le demande pourvu qu'il ait assez de forces et qu'il y passe par gradation.

[2] Le sommeil relâche et la veille dessèche, s'ils sont immodérés.

douceurs, il faut la préférer au jour. *Meridiari non omnibus expedit : non enim satis est ad exactam ciborum concoctionem, tempus in quo nonnulli somnum capiunt, interruptâ namquè et amputatâ antè tempus coctione, meridie experrecti, sæpius acetosâ eructatione molestantur, sæpius item spiritibus infarciuntur : quin et fluctuationibus tentantur aliqui, nisi vel propter consuetudinem, vel quia satis sterterint, ejusmodi casus non eveniant. P. Ægineta.*

Je parlerai des passions de l'ame dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

De la Médecine morale.

> Le médecin a souvent à faire à l'imagination du malade.
>
> *Fontenelle.*

L'HOMME étant le sujet de la médecine, elle comprend non seulement les maladies du corps, mais encore celles de l'ame, c'est-à-dire, ses passions. Elles se compliquent avec toutes les maladies, les rendent malignes ou plus difficiles à guérir ; elles peuvent en être les causes, les signes et les remèdes.

Tout homme a des passions (1). » Elles

(1) Le sage, dit *Sénèque*, en a des ombres et des apparences.

vivent dans le sein de sa grandeur; dans les lambeaux de sa détresse et près de sa tombe (1) ». Lorsqu'on les porte à l'excès, elles sont funestes; ce sont nos bourreaux : ainsi, dit le père *Senault*, le desir déréglé de l'honneur est la peine de l'ambitieux (2), l'amour infâme de la volupté est le tourment de l'impudique, et la soif insatiable des richesses fait le supplice de l'avare. Mais elles sont utiles et font notre bonheur, si la raison les maîtrise. L'amitié et l'amour en sont des preuves. Que de plaisirs auprès d'un ami! que de délices à côté d'une amante! O amour! ô feu céleste! tu es l'ame du monde: Tu es la passion de tous les êtres. On ne te sent qu'une fois (3); mais qu'on

---

(1) Voyez le tableau des prisons de Lyon, par M. de *Landine*, chap. *la paille*.

(2) *Tacite* regardait l'ambition comme la passion la plus forte et la plus durable. Elle promettait à Alexandre la conquête de toute la terre. Il lui fallait des villes en cendres pour le contenter.

(3) » On n'aime qu'une fois, c'est toujours la première. » *Voltaire*.

te sent bien ! Pour faire des plaisirs de nos peines, tu surmontes tout. (1) Ah! que n'es-tu plus durable (2)!

L'influence des passions de l'ame sur l'économie animale est prouvée de la manière la plus évidente. Les unes sont nuisibles par leur excès, comme je l'ai fait remarquer, et peuvent causer la mort; les autres sont favorables où pernicieuses par leur nature. Ainsi la joie porte les humeurs du centre à la circonférence et favorise la transpiration: la tristesse accable, décolore la face, éloigne le sommeil, crée des obstructions, et jette dans le marasme : la peur abbat, donne la diarrhée, fait avorter, et dispose aux maladies contagieuses : la colère agite le sang, fait gonfler les veines, fait écumer la bouche, et rend les yeux

---

(1) Omnia vincit amor, et nos cedamus amori *Virgile.*

(2) La jouissance le détruit : et les poëtes qui en font un dieu, le peignent avec des ailes pour avertir qu'il est volage.

étincelants. *Boerraave* rapporte qu'elle rendit le lait d'une nourrice vénéneux ; et que le nourisson qui le teta après l'accès de colère, eut aussitôt une attaque d'épilepsie.

Cette influence est mise dans tout son jour par une infinité de cas de pratique. Il n'y a pas un praticien, qui n'ait observé, qu'à la suite d'une vive affection d'ame, le travail de la suppuration se trouble, le pûs change de nature, et la plaie se gangrène.

Peut-on douter encore de cette liaison du physique avec le moral, lorsqu'on est auprès d'un objet qu'on aime avec tendresse et dont on est aimé ; lorsqu'on voit dans sa phisionomie toutes les expressions de son ame (1), lorsqu'on frissonne en lui serrant la main.

---

(1) Il n'y a qu'un blanc-bec qui ne reconnaît pas une fausse expression, et à qui toute femme peut persuader à sa volonté qu'elle se pâme de plaisir, où qu'elle éprouve d'autres sentimens qu'elle n'a pas.

La médecine morale se fait comme l'autre, d'après l'axiome des contraires. Lorsque l'ame est esclave d'une passion, elle est toute à son objet (1) : et

---

(1) Les passions peuvent s'emparer de toutes les facultés de l'ame; je le prouve. Dans le temps que la terreur parcourait tous les coins de la France, il arriva dans cette Ville un Représentant, nommé *Bo* ! on se rend à la société populaire ; et un vil individu fait la motion de briser les cloches pour plaire à cet homme. Je lui dis que, là où *Bo* était passé pour venir, on ne les avait point brisées. Il ajoute que le Représentant du peuple est maitre de les casser ici, et de les conserver ailleurs. Ami de l'égalité et de la justice, je lui réponds qu'un Représentant n'est pas un oppresseur, et que s'il l'était, nous pouvions résister à l'oppression. Tous mes concitoyens applaudissent ; les deux *Martines* de *Souillac* sont mes seuls dénonciateurs. Ils rampent jusques chez le député, pour lui apprendre que j'ai attenté à la représentation nationale ; et deja l'ordre est donné pour qu'on m'arrête, moi qui aime tant la liberté ! Mais j'eus des amis qui en obtinrent la révocation. Cependant la terreur s'empara si fort de mon ame, que *Bo* était toujours présent à ma pensée. Il partit : je le voyais de même. Je partis moi-même pour l'armée ; il me suivit encore pendant long-temps.

pour détruire cette passion, il faut en exciter une autre ou la satisfaire. Le malade est-il dans le désespoir ? faites luire l'espérance ; est-il dans la tristesse? faites naître la joie ; s'il penche vers la mélancolie, il évitera la solitude, il aura soin de s'amuser et de se distraire; s'il est nostalgique, il retournera dans son pays ; s'il aime, qu'on le rende à l'objet de ses amours (2). Tout le monde connait l'efficacité du mariage dans les pâles couleurs ; mais l'observation suivante que je communique prouve encore mieux la nécessité des secours moraux dans les maladies morales. Je fus appellé pour une fille fort jeune, nommée *Spérie Vaille*, et accouchée depuis quelques jours. Elle était dans une attaque histérique terrible. Tout son

(2) L'amour heureux peut être utile aux poitrinaires. On l'a vu guerir les maladies de langueur les plus rebelles. Les désirs amoureux rétablissent les forces : ils sont avantageux aux vieillards, pourvu qu'ils ne soient pas satisfaits.

corps était convulsif. C'était l'image du *Tétanos*. Il lui semblait voir l'enfer, et être sur des cailloux ; elle poussait des cris horribles : quatre personnes pouvaient à peine la retenir sur son lit ; et le castor, le laudanum, les odeurs fétides, ne produisaient aucun effet. J'appris enfin que, par ordre de son confesseur, son amoureux était éloigné, et qu'elle craignait de n'en être pas épousée ; j'ordonne qu'il vienne. A son aspect, elle est calme : elle l'embrasse, elle le serre dans ses bras, et lui demande s'il l'aime encore. Il répond qu'oui ; et tous les symptômes disparaissent. Tant qu'il est là, elle est tranquille ; lorsqu'il sort, elle devient furieuse : je le prie de rester, et ce remede peu à peu termina la cure. Nous ne manquons pas de pareils exemples. On lit dans les notices sur *Linné*, que ce célèbre botaniste ayant perdu l'usage de la parole et du sentiment à la suite d'une attaque d'apoplexie, on le portait dans son jardin, et la

vue des plantes le rappellait à la vie et au sentiment. M. *Nicolas* a guéri un paysan, amoureux de sa domestique, et devenu fou, parce qu'on les avait séparés. Il voulait se tuer lui-même, et menaçait tout le monde. Mais le médecin commence à le plaindre, et il s'adoucit : il feignit ensuite d'avoir à lui parler de la part de la fille ; dès ce moment il eut toute sa confiance ; il se laissa saigner, et se soumit à tout pour plaire à sa belle.

La musique est un grand secours moral : elle doit trouver ici une place. elle adoucit les peines : elle calme la douleur : elle guérit plusieurs maladies de l'ame. *Galien* s'en servait avec succès. On ne saurait nier son action sur le corps : la première fois que je fus au grand theâtre de Bordeaux, je me souviens que le bruit de l'orchestre remua mes entrailles ; et la première fois que jentendis chanter Madame *Cretu*, actrice de Paris, je l'entendis de tout mon corps.

La musique fait une impression différente suivant son mode différent : aussi son emploi exige de la prudence selon la sensibilité et l'irritabilité des sujets.

CHAPITRE XII.

Du Charlatanisme.

> D'où vient la médecine qui abrège
> nos jours ? De l'ignorance !
> *Mercier.* Bonnet de nuit.

Si j'avais le pinceau de *Moliere*, je peindrais mieux le charlatanisme, et je rendrais peut être ce chapitre plus utile aux hommes.

Que de Charlatans! Que de Charlatans! Que d'espèces différentes !

L'un galonné sur toutes les coutures, plein d'audace et d'opiniâtreté se croit infaillible : l'autre envieux et jaloux,

discréditant ses confrères, s'attribue tous les succès : celui ci porteur de recettes miraculeuses, possesseur de secrets merveilleux pour toutes les maladies, regale ses gens des paroles les plus douces : (1) celui-là s'annonçant comme fort habile, (2) vante sans rougir des cures étonnantes qu'il n'a jamais faites, en présence de la populace assemblée, sur tout des femmes qu'il croit plus propres à les répeter.

» Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. »

Se bornant toujours à la médecine symptomatique, (3) donnant du miel à celui qui tousse, des lavemens à celui qui ne va pas à la selle, et de l'opium à celui qui ne peut

---

(1) Medicum non facit sermonis fucus. *Baglivi.*

(2) *Socrate* était un peu plus modeste. Il disait qu'il ne savait rien autre chose, sinon qu'il ne savait rien.

(3) Il n'appartient qu'à l'ignorant, dit *Vallesius*, d'attaquer toujours les symptômes.

dormir ; (1) jamais assez heureux pour connaître la cause des maladies, ils les prolongent : souvent d'une ils en font deux, de légère ils la font grave, ou maligne de benigne qu'elle était, et finissent par la rendre mortelle.

» L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de senné. » *Boileau.*

Et si tous ne meurent point : ô hazard ! c'est ton effet. O nature ! c'est ton triomphe.

Les voilà, lecteur, ces hommes, dont l'intérêt est l'unique mobile ; ces frippons, dont le peuple est la dupe ; ces malheureux, que *Tissot* a désigné par le nom de fléau dépopulateur ; ces homicides, qui disent comme *Figaro* que le savoir faire vaut mieux que le

---

(1) *Quia est in eo*
virtus dormitiva
cujus est natura
sensus assoupiré. Disent-ils, comme *Argan*, (voyez le malade imaginaire).

savoir

savoir. (1) Ils n'ont pas de remords : leur mains fument de sang et ce sang crie vengeance.

CHAPITRE XIII.

Des erreurs et des préjugés.

L'erreur esr de l'homme.
LAHARPE.

LE peuple croit ce qu'on lui dit, et il tombe dans l'erreur : il s'y plaît souvent, parce qu'elle est séduisante, et le meilleur médecin expose sa réputation, si ses conseils contredisent les préjugés du pays. (2) Je n'imite pas

(1) Voyez le mariage de Figaro par *Beaumarchais.*

(2) Felices artes essent, si soli artifices judicarent. *Quintilien.*

néanmoins mes prédécesseurs qui les ont perpetués, en les tolérant. J'ose les attaquer.

O imitatores, servum pecus!

Je vais renverser les fausses opinions qu'on a de la saignée, des sueurs, de l'émetique, et de l'écorce du Pérou.

De la saignée.

La saignée, faite hors de saison, est le plus funeste des remedes; c'est le plus salutaire, si on la pratique à propos. On est ici très-prévenu contr'elle; on la bannit, quand elle seroit si bienfaisante. Elle est proscrite dans les sueurs symtomatiques, dans les toux de poitrine, dans celles des derniers mois de la grossesse, et dans le vomissement des premiers. On réfusoit de saigner Madame Miramon, quoiqu'elle presentat tous les signes de plétore, parce qu'on la croyoit enceinte; et il m'en couta beaucoup pour faire exécuter mon ordonnance. Elle est exclue

du traitement du rhume, ainsi que le bain de pied tiéde, et l'on a été très-souvent surpris l'hyver passé, de ce que j'ai mis en usage de pareils remédes, et jamais sans succès. La plupart des rhumes résistoient au régime, devenoient opiniâtres, et menaçaient d'inflammation; la chaleur de la peau, la dureté du pouls, et quelquefois le crachement de sang les caractérisaient. C'est dans ces cas que la saignée est nécessaire, et qu'il faut mépriser les cris du peuple, à qui l'on devroit persuader que du rhume à l'inflammation de poitrine il n'y a qu'un pas. *Pringle* le regardoit comme le premier degré de la péripneumonie.

Le préjugé défend encore dans ce pays de saigner dans le *miséréré*, parce qu'on rega de cette maladie, comme mortelle. Mais j'ai guéri le nommé *Fourca* de la *Meynardie* et je l'ai saigné, par ce moyen j'ai eu la douce satisfaction de détruire deux erreurs à la fois: au lieu qu'on a vu mourir presque tous

ceux à qui l'on a négligé de faire cette opération au commencement de la maladie. Ce n'est pas, lecteur, que je la recommande toujours et chez tous les malades; je ne suis pas un buveur de sang; mais lorsqu'elle est bien indiquée, c'est un acte cruel de ne pas la faire.

Dans le cours de cet ouvrage je l'ai restreinte aux premiers jours des maladies aigues. L'histoire de la maladie que je vais décrire sera une preuve convaincante de la verité de mon assertion.

Mion Ambert, fille aimable et jeune, d'une constitution robuste, fut atteinte d'une péripneumonie vermineuse. (La fiévre vermineuse régnait alors.) Le passage d'un air chaud à un air froid, paroissoit être la cause éloignée de sa maladie. Elle avoit passé une partie de la soirée à la fénêtre, pour attendre l'arrivée de son frère, général de division. La douleur de tête étoit très-vive; celle du côté de même. Elle éprouvoit une toux convulsive si violente, qu'elle demandoit pour la soulager qu'une per-

sonne lui pressat l'épigastre de toute sa force. La respiration étoit très-laborieuse, et son pouls étoit fort. (Nous le tations aux tempes ; naturellement il n'étoit pas sensible au poignet.)

Je suis appellé pour donner mon conseil ; j'ordonne la saignée. Un second est consulté ; il se borne à un bain de pied pour ce soir là, et reserve la saignée pour le lendemain matin, si la malade ne va pas mieux. Enfin un troisième arrive ; ou l'emmene dans l'escalier pour le consulter à l'oreille ; il désapprouve l'opération du soir comme celle du lendemain.

Le second jour la malade est dans le même état ; et l'on me rappelle parce qu'elle avoit une entière confiance en moi. J'ordonne encore la saignée : on la néglige encore. On attend mon confrère. Il arrive un peu tard, et blame les parens d'avoir omis la saignée du matin. Elle est enfin pratiquée, et le sang ayant été couvert de la

coenne inflammatoire, on la répéta le soir de ce même jour.

Ni les saignées ni les fomentations, ni les lavemens, ni l'eau de veau ne purent calmer la malade ; la toux la plus violente lui faisait souffrir les douleurs les plus aigues. Nous donnâmes un julep antispasmodique. (Il y avait en outre une complication nerveuse ; elle était douée d'une grande sensibilité). Ce remède fut presque sans succes. Cependant la toux, quoique aussi forte, n'etait pas si continuelle ; elle avait des intervalles, mais courts, et la malade fit des vers.

Je propose à mon confrère de profiter d'un moment de repos pour placer un doux purgatif ; il fut d'avis de calmer encore et de s'en tenir aux anthelmintiques.

Mais les symptômes deviennent plus alarmans ; le délire, les convulsions, les soubressauts des tendons surviennent. Le camphre et les vésicatoires furent

inutilement employés (1); la malade mourut le huitième jour, à la fleur de son âge, et regrettée de tous ceux qui la connaissaient.

Je pense que la saignée faite le jour de l'invasion de la maladie, eût abbattu le spasme et facilité l'emploi des purgatifs. (C'est ainsi que j'ai traité la femme de *Laborie*, cordonnier, atteinte de la même maladie; craignant qu'on voulut retarder la saignée dans celle-ci, je la fis moi-même, et bientôt les symptômes devenus plus doux, je passai aux pu gatifs et aux anthelmintiques, qui terminèrent la cure par la sortie des vers). Je pense aussi qu'on devait suivre mon dernier avis, c'est-à-dire, en venir aux évacuans doux, malgré la résistance des symptômes, parce que de telles maladies ne peuvent céder qu'à l'expulsion des vers.

---

(1) Le camphre était indiqué sous deux rappors, comme antispasmodique et comme anthelmentique.

Cette observation est une preuve que les maladies vermineuses sont terribles, et que l'art y surpasse la nature ; elle prouve ce qu'a observé *Barthez :* que le premier et le second jour sont irréparables dans les péripneumonies épidémiques ; et ce qu'a dit *Rivière : in quibus morbis convenit venæ sectio, iis ab initio celebranda.* Elle démontre encore que le praticien ne doit jamais perdre de vue l'épidémie régnante : et elle apprendra à mes concitoyens qu'il faut donner sa confiance aux médecins que l'on consulte, et les consulter tous ensemble, afin qu'ils s'accordent pour le bien du malade.

J'avertis les jeunes médecins d'épargner le sang dans les fièvres bilieuses, parce qu'il est le frein de la bile; et j'ai le courage d'avouer une faute que j'ai commise en pareil cas dans l'hôpital militaire de Perpignan. J'ordonnai la saignée dans une fièvre inflammatoire-bilieuse, (complication quelquefois fort embarrassante) et à ma visite du soir j'eus à faire à

une jaunisse qui devint très-opiniâtre.

En finissant cet article, je dois détromper le public sur la méthode criminelle d'un homme de l'art qui vantait un jour son adresse à des dames qui me l'ont raconté. Lorsque la maladie exige plusieurs saignées, disait-il, et que je sais que le malade ne les permettrait pas toutes, je fais semblant, après la première, de faire la ligature, et je laisse la veine ouverte, jusqu'à ce que la quantité de sang que je veux, soit sortie. Cette conduite n'est pas conforme à celle de la nature qui ne le fait couler ordinairement qu'en petite quantité à la fois. Si elle n'est pas toujours mortelle, elle est toujours dangereuse. Elle prouve l'ignorance et l'incapacité. Mais que deviennnent les malades de ce saigneur industrieux ? Il oublia de le dire à ces dames.

Des Sueurs.

Le peuple malade s'imagine que la sueur doit toujours le sortir

d'affaire. En conséquence il permet qu'on l'accable de couvertures, et il avale les remèdes les plus échauffans; (on en prépare un dans nos campagnes avec du lard fondu dans du vin chaud, qu'on appelle en patois *malfondemen.*) mais le peuple se tue. Je l'avertis que la sueur enflamme le sang, et qu'elle peut occasionner la frénésie ou la mort, lorsqu'on l'excite de force. Aussi le célèbre *Dehaen* nous défend de la provoquer. S'il est permis de l'exciter légèrement par quelques boissons sudorifiques, c'est sur le déclin des maladies, ou dans le commencement, pourvu que la transpiration arrêtée en soit la seule cause. On la sollicite encore avantageusement dans le principe des maladies prises par contagion, comme le fit le premier médecin anglais dans la peste de Londres. Hors ces cas, comme on dit, point de salut.

Imbu de ce préjugé, le paysan appelle le médecin le plus tard possible. Il soigne son bœuf plutôt que son enfant.

. . . . . Serò medicina paratur
cum mala perlongas invaluere moras.

Il ignore que le moindre délai peut lui coûter la vie. Il ne sait pas qu'il a besoin d'être secouru les premiers jours, quelquefois les premières heures de sa maladie, et qu'il est plus aisé de la prévenir que de la guérir. J'ai observé moi-même dans la fameuse épidémie des fièvres catarrales malignes à Perpignan, qu'on s'en garantissait facilement, en s'émétisant à la première indisposition. Qu'il retienne donc bien cette leçon de *Galien*, que plus le mal est invétéré, plus la cure est difficile. *Præstantius est morbos incipientes novisse quam jam factos. Nam quid proderit cancrum exulceratum novisse, aut scirrhum exquisitum.* RONDELET.

Quant aux échauffans, aux stimulans et aux cordiaux, le besoin doit régler leur usage. Il est ridicule de vouloir fortifier quelqu'un qui n'est pas faible. Ne les donnez pas aux femmes en couche, comme le fait *Ortal*, natif du

Toyre, chirurgien de Paris (1). Cette méthode n'est pas bonne; ce n'est pas celle de *Mauriceau*. L'huile d'amandes douces, selon lui, ne peut produire aucun effet. *Æginete* pourtant lui reconnaît quelque vertu, puisqu'il dit : *olivæ alvum difficilem leniunt. Hyppocrate* l'emploie également dans le *choleramorbus. Hamilton* la recommande dans le vomissement des femmes enceintes, lorsqu'il est trop prolongé et qu'il devient convulsif : il l'ordonne dans les menstruations douloureuses. Dans ce cas, dit *Barthez*, cette huile donnée habituellement à petite dose, dans l'intervalle d'une révolution à l'autre, procure à la matrice sa souplesse naturelle et nécessaire. Que le *chirurgien de Paris*

(1) Je sais fort bien, comme le dit le docteur Oryan, qu'un écrivain poli doit ménager les personnes, quelqu'ennemi qu'il soit de leur méthode. Je m'en fais une gloire : et si je nomme ici ce citoyen, c'est qu'il croit avoir raison, et qu'il consentit à la publication de ses assertions. Je lui promis de les mettre au jour : je lui tiens parole.

conçoive donc bien que cette huile est relachante et antispasmodique.

Ce qui a donné lieu à cette digression, que je prierais le lecteur de me pardonner, si je croyais qu'elle lui fût inutile, c'est que j'ai eu occasion de voir le chirurgien *Ortal* dans la maison de *Presques*, où j'avais été appellé. C'est là que l'huile d'amandes douces fut mise sur le tapis, et qu'il tint tous les propos que je rapporte, en présence de son cousin *Queissac*, chirurgien de cette ville.

Le malade était âgé de quatre-vingt et quelques années. Il avait une hernie inguinale étranglée. L'inflammation était considérable ; les douleurs vives. Il vomissait déjà les excrémens. On employait les cataplasmes, les fomentations et les lavemens. On laissait le reste à la nature. La pression avait été inutile. L'opération était impraticable.

Le représentant du peuple *Bouygues* conduisit *Ortal* chez le malade. Ce dernier, sans consulter les médecins par

qui le traitement était dirigé, ignorant sans doute que les tentatives forcées sont capables d'augmenter l'inflammation et d'accélérer la gangrene, presse avec force, croit avoir réduit, et serre le bandage. Il sort avec ses partisans, et court faire étalage de sa science.

J'arrive : je trouve les douleurs plus fortes ; le vomissement plus fréquent : je m'étonne, on m'apprend ce quivient de se passer. Je palpe : la hernieétait fortement compriméepar le bandage que je fais arracher en sa présence, car il rentra en ce moment, vit le fait, rougit de honte, et soutint que la hernie qu'il avait rentrée était sortie de nouveau.

Quand la réduction est faite, le ventre reste-t-il fermé ? le malade souffre-t-il toujours ? vomit-il encore ? après une bonne crise, si je puis m'exprimer ainsi, n'entre-t-on pas en voie de guérison ? le lecteur en jugera.

C'est alors que je prescrivis pour la nuit l'huile d'amandes douces par cuillérées, et je consentis qu'on ajoutât

à la potion huileuse quelques gouttes anodines de *Sidenham* ; avant le jour, le ventre s'ouvrit et le souffrant fut sauvé. On donna le laudanum liquide à plus forte dose que je ne l'avais fixé, et on lui attribua la guérison, à laquelle l'huile doit avoir plus de part. Ce remède ne pouvait que pallier la douleur ; il attaque le principe vital ; il engourdit la sensibilité ; il est âcre et irritant. (Voyez *Desbois de Rochefort. Mat. med.*) A son âge, M. de *Presque* n'a pas besoin qu'on attente à son principe de vie. Ce remède devait donc être pernicieux ; mais ô nature ! par-tout je vois ta puissance (1).

---

(1) L'action des narcotiques est une espèce d'ivresse; ils raréfient le sang. (Voyez *Jussieu.* Traité des plantes). Il peut se faire encore que la préparation de ce remède fût mauvaise ; dans ce pays-ci on trouve facilement de mauvaises drogues. *O felix culpa !*

De l'Émétique.

L'émétique bien indiqué est une évacuation bien avantageuse. Cependant le préjugé nous ôte souvent cette ressource ; il empêche de faire vomir les femmes enceintes et les enfans (1). J'ai eu beaucoup de peine à faire entrer dans le traitement de la coqueluche l'ipecacuanha à petite dose que *Rosen* recommande avec tant de raison ; on a préféré ici le lait de jument à ce bon remède. Aussi nous avons perdu plusieurs de ces jeunes malades (2).

Mais si les hypocondres sont tendues, si l'estomac est vuide, s'il est enflammé,

---

(1) Les enfans ont les fibres plus souples que les adultes; ils vomissent plus facilement qu'eux. *Harris.*

(2) J'ai observé un crachat purulent chez un de mes neveux que cette maladie a enlevé à l'âge d'un mois et demi. J'ai trouvé cette observation curieuse ; elle sert à prouver que la poitrine est le siège de cette maladie.

l'émétique produira les plus fâcheux accidens, peut-être la mort. Lisez l'exemple suivant : *Salacroup* de *Sigiri*, paroisse de *Souceyrac*, était d'un tempérament sensible ; il habitait la montagne, (circonstance qui commande la circonspection dans l'emploi du tartre stibié). Il fut attaqué d'une fièvre inflammatoire, on l'émetise ; il vomit le sang ; il perd l'usage de la parole ; tout son corps est frappé de convulsions, et il reste dans cet état de spasme affreux pendant quarante - huit heures. L'application d'un animal sur la tête, l'eau de poulet, le camphre et les vésicatoires sont les remèdes dont je me servis pour relâcher les fibres, pour détruire le spasme général et pour calmer l'irritation nerveuse. Sa convalescence fut un peu pénible, mais il recouvra sa santé.

De l'Ecorce du Pérou.

Si l'on administre le quina trop tôt,

il occasionne les maladies les plus graves ; c'est ce qui fait que le peuple le craint tant, et qu'il le regarde comme le remède le plus échauffant et le plus dangereux : mais c'est le plus innocent et le plus sûr, si on le donne à propos, si on laisse la maladie s'affaiblir par elle-même, et qu'on en attaque bien la cause. *Sat est si, ut ut tardè, quotidiè tamen, pauxillum ex morbo detrahatur. Stoll.*

Qu'on se hâterait moins d'arrêter la fièvre, si on savait combien il est utile quelquefois qu'elle survienne, combien il serait souvent avantageux de pouvoir l'exciter ! *Febris, quod maximè mirum videri potest, sæpè præsidio est. Celse.* On sait qu'elle fut favorable à Madame de *Presques*, qui étoit atteinte d'une maladie chronique. Ne vous pressez donc pas, et vous aurez un remède souveraïn, dont l'effet est d'être tonique, et dont la dose doit être forte.

Mais il est des cas où vous devez vous presser de le donner à pleine main ; c'est dans les fièvres intermittentes malignes.

CHAPITRE XIV.

Topographie médicale de St.-Céré.

SAINT-CÉRÉ est une petite ville du département du *Lot*, à une journée de Cahors. Elle est limitrophe du *Cantal* et de la *Corrèze*; elle a trois fauxbourgs: celui de *Lascabanes*, qui est le plus considérable, celui de *Robinet* et celui de la *Croix de Lagarde*, où est placée une tannerie dont l'odeur et les émanations ne peuvent qu'être nuisibles.

Elle est située dans la terminaison d'une plaine. Dans les deux tiers de sa circonférence elle est entourée de montagnes qui forment un fer à cheval bien ouvert à sa partie occidentale et un peu vers la partie septentrionale. Ces montagnes ne la rendent pourtant ni triste ni sauvage; elles sont couvertes des plus belles productions de la nature. Elle est commandée par le

château de *St.-Laurent* (1). Aucun marais ne l'avoisine, mais elle a son cimétiere trop près de son enceinte; les vents, venant de la plaine, en portent les exhalaisons pernicieuses dans la ville.

Elle est arrosée par la *Bave* qui, se divisant en plusieurs branches, coule aux entours et la traverse au moyen d'un canal, qui est en partie souterrain. Cette rivière porte le merrain dans la Dordogne (commerce du pays), où elle va se jetter à un endroit qu'on appelle *Granou*, à une lieue de la ville. Elle est grossie par les pluies et la fonte des neiges, qui la rendent sujette aux inondations. La dernière que nous avons essuyée détériora nos champs, détruisit des maisons, abbattit des ponts, fit périr des animaux et des personnes. La *Bave* reçoit le ruisseau de *Narbonais*,

---

(1) On voit à ce château des tours magnifiques, un puits très-profond et d'autres monumens d'antiquité.

où Ste. Espérie porta sa tête en poursuivant son meurtrier ; cette sainte se laissa décapiter, plutôt que de consentir au mariage : ce pays-ci n'a plus compté de martyre en ce genre. On a trouvé dans ce ruisseau des pailletes d'or ; peut-être que la nature a caché chez nous des trésors : j'invite les amateurs de la minéralogie à s'occuper de cette découverte. Les montagnes arides où les plantes sont rares, où les arbres sont petits sont cellesqui peuvent renfermerdes mines dans leur sein ; c'est-là qu'ils doivent fouiller.

St.-Céré compte quatre mille habitans. Ils sont gais ; ils ont de l'esprit, mais manquent d'ambition. On y exerce la religion catholique ; le commerce y a pris beaucoup d'activité depuis la révolution, et je ne doute point qu'il ne devînt très-brillant, s'il y avait des gran-Des routes, sur-tout celle d'Auvergne. il roule principalement sur les toiles et les chapeaux. On fait encore des étoffes de laine que nous appellons le *Drap du pays*, dont s'habille la classe la plus pauvre.

Les étrangers se plaisent à St.-Céré; on y aime la simplicité; on y voit peu de luxe, et il n'y a pas une grande corruption. Les fortunes y sont médiocres, mais on y est aisé; nous sommes heureux et contens dans notre mediocrité: pour nous elle est d'or. Cette ville est la patrie des *Lagarouste*, des *Labarrière*, des *Lavaur*, et autres grands hommes.

Il y règne sept vents plus particulièrement. 1.° L'est-sud-est, ou le *Figeaguais.* 2.° Le sud. 3.° Le sud-sud-ouest, ou le *vent de la pluie.* 4.° L'ouest-sud-ouest, ou le *Rivièrain.* 5.° Le nord-nord-ouest, le *Limousin* ou *Lecopruno.* 6.° Le nord. 7.° Le nord-nord-est, ou *Bise.*

Les montagnes sont si bien percées et la direction des vents si bien établie, que l'air n'y est jamais croupissant; il serait le plus pur et le plus sain (1), si les brouillards qui s'élè-

---

(1) Il y a beaucoup de vieillards dans la ville et les plantes sont belles à la campagne, ce qui prouve la sulubrité du pays auquel je ne reproche qu'un peu trop d'humidité.

vent des eaux dans les mauvaises saisons ne le rendaient un peu humide. c'est à cette altération de l'air, qui détermine les maladies par relâchement, que je rapporte la cause de nos maladies pituiteuses, saburrales, vermineuses, la plupart des pâles couleurs de mes jeunes concitoyennes et sur-tout les œdemes et les hydropisies qui sont chez nous si communes, principalement chez les gens moins aisés. La masturbation qui relâche de même ne peut avoir que des suites funestes dans un tel pays. L'amitié que j'ai pour mes concitoyens m'engage à leur donner ce conseil de *Celse* : *cavendum nè in secundâ valetudine, adversæ præsidia consumantur*.

L'eau est bonne ; elle est de la *Bave*. Elle descend de la montagne avec rapidité ; elle cuit bien les legumes ; elle dissout bien le savon ; elle est excellente pour la teinture ; elle est sans odeur et d'une limpidité admirable. *Potus ex aquâ frigidâ, inodorâ, nequè salinis, putrescentibus, vel terrestribus particulis*

referta, omnibus aliis palmam præripit. Home.

Le pain se fait de froment; quelques-uns le font de seigle, ou d'un mélange de l'un et l'autre. Les pauvres y ajoutent des pois, des fêves et autres substances; mauvais pain, mais que la faim et l'habitude rendent excellent. Ceux-là, ainsi que les domestiques et les habitans des campagnes, mangent beaucoup de lard et de châtaignes ou d'autres végétaux; ils ne boivent que de l'eau ou de la piquette (1). l'huile de noix fait tout l'assaisonnement de leur soupe (2). Mais le riche a de bon pain

(1) Mais ce qui leur nuit d'avantage, c'est qu'ils s'enivrent de vin de cabaret tous les jours de fête.

(2) L'huile de noix tirée sans feu, que nous appellons *huile vierge*, est presque aussi bonne que celle d'olive; elle la remplace souvent ici, mais elle n'est pas pour les paysans ni pour les domestiques. Il entre encore dans la nourriture de mes concitoyens, sur-tout de la classe indigente, un mets composé de farine de froment, d'œufs, de pain et de lard coupés à petits morceaux, qu'on assai-

et

et de bonne viande ; la volaille ; le le gibier, et le poisson sont servis à sa table (1) ; il se régale de bon vin ; le *Toyre*, *Glanes* et *Cornac* fournissent le meilleur, et celui du crû de *Rouferal est exquis* (2). La campagne offre ici la plus aimable variété et le désordre le plus charmant, sur-tout lorsque le printemps vient l'embellir ; des prairies et des vergers, des bosquets et des ruisseaux, des arbres et des gazons ; des vallées et des côteaux, des rochers et des montagnes, tout est l'ouvrage de la

---

sonne avec de l'ail et de petites herbes ; on appelle ce mets *un Far*. Les habitans de la campagne en retranchent les œufs, et substituent à la farine de froment celle de sarrazin ou de millet ; on l'appelle alors *uno Mico*.

(1) La *Bave* fournit des truites délicates, des barbeaux, &c. &c.

(2) *Rouferal* est un terroir près *Cornac* ; le vin de *Cartoules* ne doit pas être méprisé. Mrs. *Duclaux* et *Labarrière* m'ont dit avoir jetté du vin *rapé* de ce crû sur le feu et l'avoir vu s'enflammer ; le vin que nous appellons *rapé* est un vin doux et piquant, qui n'a point cuvé.

nature. Le voyageur voit les plus belles horreurs au *Toyre*, à *Padirac*, à *Loubressac*, mais tout le charme, tout le retient à *Gamo* (1). De-là l'œil se promène agréablement sur la plaine la plus riante, que la Dordogne et la Céré rendent la plus fertile. Les troupeaux fournissent assez de lait, et quoique les laitières nous l'apportent chaque jour en abondance, on se plait à aller boire

---

(1) *Gamo* est à une heure et demie de distance de *St.-Céré*; ceste maison de campagne appartient à la plus honnête famille. Il y a une source d'eaux dont la vertu n'est encore connue ni par les analyses chymiques, ni par l'expérience. Cependant le Peuple s'en abreuve parce qu'elles sont à bon marché; je lui conseille de ne plus puiser à cette fontaine jusqu'à nouvel ordre. Il trouvera un peu plus loin les eaux minérales de *Miers*, qui méritent leur réputation; *Miers* est à trois lieues de *St.-Céré*. On trouve *Lacam* près *Gamo*, petit village qui est renommé pour les fromages rouges qu'on y fait; on ne connaît pas de fromage plus fin et plus délicat. Non loin de-là est la *Marbrière*, autre village d'où nous tirons le marbre.

cette liqueur à la campagne, et c'est-là qu'on passe des heures délicieuses.

» Le lait fut le premier des mets de l'âge d'or,
» Et malgré notre luxe, il a son prix encor ».
ROSSET. Voyez *l'Encyclopédie poëtique.*

La partie de l'*Est* que nous appellons le *Segala*, est un pays élevé, qui ne recueille ni vin ni froment, mais beaucoup de seigle. c'est-là que commence la chaîne des montagnes qui nous mène au Cantal ; l'air y est plus froid que dans la plaine ; les maladies inflammatoires y sont plus fréquentes ; la nature y est plus active. Aussi la méthode antiphlogistique y réussit mieux, et le médecin doit être plus spectant.

La topographie médicale d'un pays n'embrasse pas, dira-t-on, ses agrémens, et je me suis éloigné de mon sujet. Mais quand on parcourt les lieux qui nous ont vu naître, et qui renferment ce que nous aimons, n'est-il pas permis de s'arrêter un moment avec complaisance ? et quand on trouve de jolies fleurs sur ses pas, peut-on s'empêcher de les cueillir ?

CHAPITRE XV.

Topographie de l'Hôpital civil de St.-Céré.

L'HÔPITAL est la dernière maison de la ville au nord ; il reçoit les pauvres de la ville et de la campagne et les prisonniers de guerre. Les enfans de l'amour y trouvent un asyle, et nous y voyons aller quelquefois des pères et des mères qui ont sacrifié leurs biens pour leurs enfans, et qui en sont abandonnés. Ingratitude, que tu es noire !

Si l'hôpital était assez riche, s'il ne manquait pas de fournitures, et si l'on faisait achever de le construire, on ferait des salles superbes de quatre greniers qui seraient de reste, et il pourrait contenir un nombre de malades quatre fois plus grand, et chaque espèce de maladies, au moins les épidémiques et contagieuses, auraient leurs salles particulières.

Il est formé de trois corps de logis, un antérieur et deux latéraux. Celui de de devant, le plus considérable, a trois étages; on y monte par de beaux degrés, et de grands corridors facilitent l'entrée de chaque appartement. Il comprend : au rez de chaussée le réfectoire, la cuisine, la boulangerie et la cave, l'église, la sacristie et le portique, tout en voûte ; au premier, deux chambres pour les sœurs, la pharmacie et la lingerie, le bureau de l'administration et une infirmerie qui n'est pas encore habitable ; au second, sont trois vastes greniers, et le troisième n'est pas tout-à-fait construit.

Le bâtiment de gauche n'a que trois pièces; ce bâtiment contient ordinairement tous nos malades. Il est composé de deux grandes salles, une basse, une haute et un grand grenier. La salle basse est celle des hommes; son sol est au-dessus du niveau du terrain, ce qui contribue beaucoup à sa salubrité. Elle contient quatorze lits; la haute est celle

des femmes, qui en contient dix-sept. Ces salles sont bien aërées, ouvertes à l'*Est* et à l'*Ouest*; chacune a sa cheminée très-utile et ses latrines très-répréhensibles. Le premier soin des Administrateurs, qui sont pleins de zéle pour l'humanité souffrante, doit être de rendre à ces salles toute leur salubrité, en détruisant ces deux causes de corruption. Il ne sera ni coûteux ni difficile de les renverser; elles sont construites en briques et formées par un mur en l'air en dehors, fort désagréable à voir pour les passans et à sentir en été. Au reste, les croisées y sont opposées, l'air y circule librement, et la plus grande propreté y est observée.

Le troisième corps de logis à droite est fort petit; il renferme une écurie, une boutique de tisserand (petit profit pour la maison), une étable à cochon, une buanderie et une salle au premier destinée pour les enfans.

Au milieu des trois bâtimens est une grande cour, à laquelle tient le jardin,

situé sur le bord de la *Bave.* Il y a encore un puits dans la cour, très à portée de la cuisine ; il ne manque que quelques baignoires qui sont très-nécessaires.

L'hospice est dirigé par cinq Administrateurs. Il est servi par deux sœurs pleines d'intelligence et de mérite ; j'en suis le médecin et *Lafleur* en est le chirurgien qui me seconde parfaitement.

F I N.

TABLE
DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

PRÉLIMINAIRES, ligne I.re, il y a *l'entousiasme* : lisez, *la gloire.*

Page 15, ligne 8, au lieu de *soins* : lisez, *lois.*

Page 21, ligne 21, où il y a deux fois *natura* : lisez, *naturæ.*

Page 25, ligne 19, au lieu de *Scelles* : lisez, *Selles.*

Page 27, ligne 19, au lieu de *affectées*, lisez : *affectés.*

Page 30, ligne 6, au lieu de *le*, lisez : *la.*

Page 31, ligne 4, au lieu de *diagnostie*, lisez : *diagnostic.*

Page 50, ligne 5, au lieu de *tempore*, lisez : *tempora.*

Page 57, ligne 13, au lieu de (1), il faut (2).

